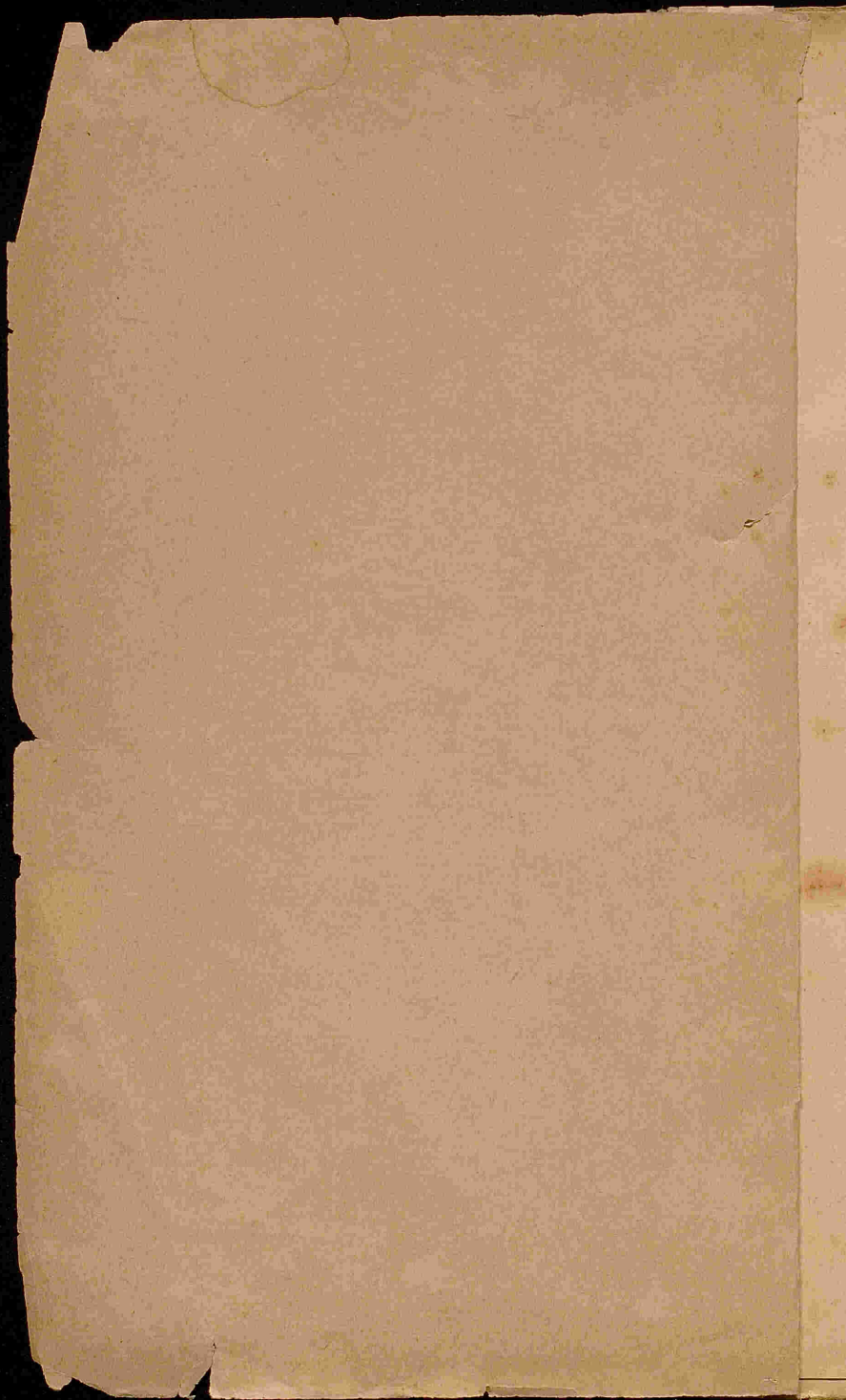


SXIX/302672

35 pt

Légendes
du
roussillon



Légendes
du Roussillon

A ma Mère.

39(46)42
25
CB11901652

SXIX/302672

FOLK-LORE CATALAN

Légendes
du Roussillon

PAR

HORACE CHAUVET

PUBLICISTE



A PARIS

LIBRAIRIE J. MAISONNEUVE, 6, RUE DE MÉZIÈRES

PERPIGNAN

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'INDÉPENDANT, 3, RUE LAZARE ESCARGOEL

1899



1A:59.845

THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY
AND
GEOGRAPHY
OF THE
CITY OF BOSTON

LÉGENDES DU ROUSSILLON

PRÉLIMINAIRES

Les masures aux murs décrépis sont souvent ornées de plantes sauvages qui ont pris racine entre deux pierres ou dans quelque encoignure : leur présence sur la façade est assez anormale, mais l'aïeul les considère comme les décors naturels de sa demeure.

Ainsi poussent à l'aventure, sans qu'on en connaisse souvent l'origine, sur le monument majestueux de l'Histoire, ces sortes de plantes sauvages qu'on appelle Légendes : elles donnent au temple de la Vérité une allure originale et pittoresque, elles rompent la monotonie de son architecture et la rigidité de ses lignes.

On peut dire que les légendes constituent la poésie de l'Histoire ; elles procurent le plus délicat des plaisirs, celui de retrouver, à travers les siècles, le réveil inattendu des grands rêves qui ont bercé l'enfance de l'humanité.

On se rit, en ce siècle de scepticisme, des histoires fantaisistes que créa l'imagination populaire à des âges où la Raison n'avait pas encore ébranlé la Foi naïve ; on se gausse des êtres surnaturels et mystérieux, sorcières malfaisantes, fées délicieuses ou démons odieux ; il n'en est pas moins vrai que les récits de leurs

exploits présentent un certain intérêt psychologique ; ils sont comme le reflet d'un état d'âme général ou le diapason d'une époque ; ils traduisent les sentiments sincères d'un peuple dont ils montrent les croyances, les préjugés et les tendances.

Si jamais vous avez l'occasion, cher lecteur, d'assister à une de ces veillées d'hiver pendant lesquelles l'aïeul fait à sa progéniture le récit d'une légende du bon vieux temps, saisissez-la avec enthousiasme, vous n'aurez pas à le regretter.

D'une voix tremblotante, le grand-père à barbe blanche (*l'avi*) commence une histoire fantastique : *un cop era un home...* (il était une fois un homme...); et les bambins, bouche bée, les yeux grands ouverts, sont suspendus à ses lèvres, écoutant avec recueillement les exploits des fées redoutables. Mais si le vent mugit au dehors, si la porte grince sur ses gonds ou si le feu crépite, le conteur est interrompu par un des enfants qui saisit le bras de son frère, plein d'effroi, croyant entendre des voix surnaturelles. Le vieillard le rassure en le caressant, puis il reprend son récit : *Heus aquí que...* (Mais voilà que...)

Dans un autre groupe, les femmes du voisinage réunies en un *rall* racontent aussi les aventures des fées amoureuses et leurs intrigues avec les bergers, la fatale liaison de la belle Saurimonde et du galant troubadour, les malheurs du seigneur de Paracols, les folles aventures de frère Miquel ou la fin chevaleresque du maure Munuza.

Il faut dire pourtant que ces traditions populaires

tendent à disparaître devant le flux sans cesse montant de l'instruction, qui pénètre jusque dans les plus petits hameaux. Elles n'ont été bien conservées que par les bergers. N'est-ce pas d'ailleurs dans la partie montagneuse du Roussillon (Vallespir, Conflent et Cerdagne) que les légendes ont pris naissance? Les sites admirables et mystérieux de nos montagnes, les chants joyeux des torrents, les neiges mystiques, voilà bien de quoi inspirer l'imagination des Catalans.

Puisqu'on restaure les vieux monuments, pourquoi ne reconstituerait-on pas les pittoresques légendes qui nous sont parvenues à travers les révolutions? C'est ce que nous avons pensé et tel est le but de ce travail : restituer les traditions populaires orales du Roussillon à la littérature écrite, recueillir les simples récits du foyer avant qu'ils tombent dans l'oubli dont on ne pourrait plus les tirer.

Écoutez ce qu'avec beaucoup de raison disait dans *le Monde Moderne* (mois de novembre 1896) M. Léon Pineau : « Le paysan tient à tout le passé de croyances par mille racines enchevêtrées en son âme et que les siècles n'ont pu extirper. Le paganisme, chêne puissant, a été abattu ; mais la souche est restée dans le sol et mille rejetons en sont sortis..... Partout dans nos campagnes, à de certaines époques de l'année, nous rencontrons, encore vivaces, de poétiques coutumes dont quelques-unes remontent aux plus hautes antiquités de la race indo-européenne...

« Or, cet ensemble de traditions constitue ce qu'on a appelé le *Folk-Lore* d'un peuple. Ce mot semble bar-

bare ; mais, une fois connu, il a l'avantage de tout embrasser : contes et chansons, légendes, cérémonies, institutions, coutumes et superstitions, toutes pratiques, toutes croyances, tous amusements qui se sont perpétués par la parole ou l'exemple.

« N'est-ce pas là toute une science ? Depuis longtemps en faveur dans les pays étrangers, — elle occupe une chaire aux Universités d'Helsingfors et de Christiania, — c'est à peine si chez nous le grand public en soupçonne l'existence, ou il en fait fi. Enfantillages que tout cela, dit-on, et qui ne mènent à rien. Assurément, de nos jours, ce qui est pratique seul a de la valeur. Mais aussi, ce n'est point une vaine fantaisie, ni une distraction d'amateur.

« Cette étude s'impose : parce que, seule, la littérature orale populaire peut amener une nouvelle floraison de notre littérature nationale. Déjà, parmi les œuvres classiques les plus admirées, l'*Iliade*, les *Niebelungen*, la *Chanson de Roland*, ne sont-elles pas sorties de l'inspiration populaire ? Corneille ne doit-il pas la plus aimée de ses tragédies au roman-céro du Cid, cette suave fleur de la poésie espagnole ? Et Shakespeare, et Goethe, n'est-ce pas aux trésors du peuple qu'ils ont emprunté les bijoux les plus purs de leur couronne : Hamlet, Faust, les Lieds ?

« A cette science nouvelle, il faut donc reconnaître enfin la place qui lui revient. Déjà il devient presque impossible d'en recueillir les divers éléments. Heureusement, mieux on connaît le peuple, plus on s'y attache. Celui qui daigne une fois s'abaisser jusqu'à


~~~~~  
sa littérature, elle l'a vite conquis. Modeste comme la violette, elle se cache au milieu des buissons où les mains saignent à la chercher ; mais son parfum est si doux que bientôt pour elle toute peine ne compte plus..... »

On n'a jusqu'ici recueilli dans notre littérature populaire que les proverbes et les chansons : le travail était relativement aisé parce que les uns et les autres s'étaient gravés dans la mémoire des Roussillonnais en formules précises et sonores, en vers simples et faciles à retenir. Mais personne n'avait essayé d'offrir au public un recueil des récits populaires qui ont été imaginés par nos ancêtres ; cette tâche était plus difficile, car les dépositaires précieux des vieilles traditions sont de plus en plus rares, et leurs descendants dédaignent les antiques récits et les mythes merveilleux.

Nous nous sommes adressés à MM. les instituteurs de la Cerdagne que nous considérons comme susceptibles de nous prêter un utile concours et de recueillir dans leurs contrées montagneuses les plus pures de nos légendes. Mais bien peu ont répondu à notre appel, car la plupart sont trop jeunes ou arrivés depuis trop peu de temps en Cerdagne pour avoir pu prendre contact avec les bons « vieux ».

Nous n'avons certes pas la prétention d'avoir recueilli toutes les légendes qui fleurissent dans notre beau Roussillon, mais nous avons fait un choix des plus intéressantes et des moins banales. D'ailleurs la même légende est souvent racontée dans différentes

contrées avec de légères variantes. Il était inutile d'un autre côté de surcharger ce recueil des histoires communes à toutes les provinces, fables transmises par l'antiquité ou récits empruntés à l'histoire sainte, que chaque peuple s'est assimilés.

C'est ainsi que nous avons laissé de côté les nombreux épisodes de l'histoire sainte ou de la vie des saints, connus dans tout le monde chrétien, que les Catalans se sont appropriés. Telle est, par exemple, la légende de Saint-Martin, qui offrit à un miséreux la moitié de son manteau (ce bel acte, s'il faut en croire nos conteurs, aurait provoqué un changement de température; et voilà pourquoi il fait une journée estivale le jour de la saint Martin, au mois de novembre). Telle est encore la légende de l'Arche sainte, arche qui s'arrêta — naturellement — sur un pic de nos montagnes : au roc Mary, dans le Capcir (on montre encore à cet endroit l'anneau qui servit au père Noé pour attacher son embarcation).

Notre brochure est divisée en trois parties : *Légendes fantastiques*, d'origine païenne, dont les fées sont les héroïnes; *Légendes religieuses*, relatives au Christ, à la Vierge, aux saints ou au diable, et *Légendes diverses*.

Les chroniqueurs catalans nous ont fourni certains matériaux dont nous avons tiré profit. Mais la plupart des légendes que l'on va lire ont été recueillies de la bouche même de nos conteurs de villages. Nous avons essayé de leur conserver le caractère naïf et simple du récit primitif, sans les agrémenter des commentaires

raillleurs qu'elles pouvaient inspirer à une critique vraiment trop aisée.

Et si la grammaire avait adopté le fameux point d'ironie inventé par M. Alcanter de Brahm, nous aurions pu en faire usage. Peut-être même l'aurions-nous placé comme devise en tête de ce livre.

Il nous eût été bien difficile d'assigner une date précise à chaque légende, de les présenter suivant un ordre chronologique. Tout au plus avons-nous pu les grouper autour de la période où remonte l'avènement du christianisme dans la Gaule. Il est très curieux du reste de voir quelles transformations le christianisme fit subir aux primitives croyances, comment il entretenait à son avantage l'ignorance et la superstition en transformant le monde surnaturel.

Pour donner au récit un plus grand caractère d'exactitude, il eût mieux valu sans doute lui conserver sa forme catalane si sonore, si imagée, d'une si pittoresque saveur ; l'unique souci de mettre ce travail à la portée de tous, et non point des seuls familiers de la langue catalane, nous a empêché de le faire.

Les catalanistes auront pourtant une compensation, car ils trouveront plus loin, outre les expressions et les formules originales que nous tenions à conserver, des textes catalans qui offrent un certain intérêt au point de vue philologique.

HORACE CHAUVET.







## LÉGENDES FANTASTIQUES

---

La plupart des légendes que nous a transmises la tradition ont pour héroïnes des êtres merveilleux, — druidesses divinisées, — à qui le paganisme attribuait une puissance surnaturelle : *fadas*, *encantadas*, *donas d'aygua* (fées, femmes enchantées, femmes d'eau). Nos montagnes pyrénéennes auraient été peuplées de nymphes et dryades qui affectionnaient particulièrement les grottes (1), lacs, étangs et fontaines. La tradition dit qu'aux bords des étangs les bergers avaient l'occasion d'admirer les belles fées habillées de blanc qui peignaient leur chevelure ondoyante, en se mirant dans les eaux argentées. Elles avaient le don de séduire quiconque les approchait et d'enchanter leurs amoureux, *encantar a tots aquells que d'elles s'enamoren*.

Leur demeure était un palais taillé dans le roc et dissimulé sous les ondes. Chaque matin elles allaient dans la montagne faire paître l'isard dont le lait les nourrissait.

Dans les « Souvenirs celtiques en Roussillon » de Jaubert de Réart (article publié dans le 3<sup>e</sup> bulletin de la *Société philomatique*), il est même question d'une ville, Mirande, située à une demi-lieue de Terrats, sur la rive gauche de la Cantarana, qui fut le domaine des fées, de bonnes fées, bienfaisantes comme dans les contes de Perrault : on envoyait le sort des heureux mortels qui pouvaient pénétrer dans leur palais magique, où les plus doux plaisirs leur étaient réservés.

« Voici, dit Jaubert de Réart, comment un favori de ces fées commença sa fortune. Plusieurs fois il avait vu, sur les tapis verts du vallon de Mirande, du linge

(1) Citons les grottes de Corbère-les-Cabanes (*las covas del Moutou*), de Villefranche-du-Conflent, Sirach, Montferrer, etc.

étendu, dont la blancheur avait soulevé l'envie des com-mères du voisinage, et plusieurs fois il avait vu s'évanouir tout ce linge sans qu'il en restât la moindre trace. Cette disparition était suivie d'un bruit dans l'air, tel que le ferait une troupe nombreuse d'hommes passant au-dessus de sa tête et allant se perdre dans le fond du vallon. La reine des fées résolut de récompenser la foi et le respect qu'il montrait pour sa puissance tous les samedis et la veille de la Toussaint ; et il advint que notre favori, après avoir vu disparaître, comme à l'ordinaire, le linge dont la blancheur le disputait, dit-on, au plus beau clair de lune, trouva ses pieds embarrassés dans une ceinture enchantée qui suivait ses pas. Étonné, il la ramassa ; aussitôt une voix aérienne lui cria : « Va, tu ne seras jamais pauvre. »

La tradition assure que depuis, de père en fils, la maison du favori des fées n'a pas connu de revers, et c'est à cette époque qu'elle fait remonter sa fortune. »

Mais, en général, les *encantadas* étaient considérées comme funestes et on leur attribuait les plus perfides exploits. L'imagination populaire créa autour d'elles un cycle de légendes dont la texture variait seule suivant qu'on était dans le Vallespir, le Conflent ou la Cerdagne.

Disons d'abord que ces fées, loin d'échapper aux conceptions humaines par leur divine nature, étaient astreintes aux banales servitudes de l'existence, à l'instar des simples mortels ; elles allaient elles-mêmes faire la lessive à la rivière ou à la plus proche fontaine, s'il faut en croire une tradition bien répandue ; elles étendaient ensuite leur linge pour faire sécher, du très beau linge tissé de fleurs odorantes. Malheur au passant qui osait porter la main sur ces objets précieux : il était pétrifié sur place sans avoir le temps de se retourner.

D'après une autre version qui contredit la précédente, les plus grandes félicités étaient prodiguées à celui qui



pouvait dérober une pièce de linge. On dit encore en Cerdagne d'un homme qui a fait une rapide fortune qu'il s'est emparé d'un *toralló* (serviette).

Personne n'ignore à Ur que la nommée Dolorès Arro possède une de ces reliques et beaucoup de personnes affirment l'avoir vue.

On raconte, en effet, que le fils aîné de la maison Arro, de Sainte-Léocadie, un gaillard aussi vigoureux qu'alerte, parvint à s'approcher des *encantadas* qui lavaient leur lessive à la *Pedra dreta*, et leur déroba une nappe. Il se mit à courir à toutes jambes pour regagner son logis qui se trouvait à une centaine de mètres. Mais les fées s'aperçurent du larcin ; il y eut une levée de battoirs, un vacarme effroyable, et quelques-unes se mirent à la poursuite du ravisseur. Comme le jeune homme ne voulait pas lâcher prise, elles lui dirent : « Garde bien cette relique, car tu ne deviendras jamais pauvre. »

De génération en génération, cette nappe est parvenue à Dolorès Arro, demeurant actuellement à Ur, qui l'acquitt, lors du partage de la succession Arro, au prix de 90 francs.


On signale encore dans d'autres communes de la Cerdagne telle famille qui possède un *toralló* ayant la même origine féérique, soigneusement enfermé dans de secrets tiroirs ou dans des armoires murées.

Dans la vallée de Ribas, en Cerdagne, les fées occupées à d'autres travaux, avaient confié leur linge à des lessiveuses du pays. Le travail terminé, elles payèrent les bonnes femmes avec quelques poignées de son dont elles remplirent leurs tabliers. Fureur des lessiveuses qui protestèrent avec énergie, exigeant des espèces sonnantes et trébuchantes ; mais leurs réclamations furent vaines, car les fées disparurent à leurs yeux. En arrivant chez elles, cependant, les buandières ouvrirent leur tablier et furent tout étonnées d'y trouver, à la place du son, de belles pièces d'or qui, sous leurs doigts, carillonnaient des airs joyeux.

Les fées ont laissé d'autres souvenirs que cette fable.

Au milieu de la vallée d'Eyne, en se dirigeant vers Nuria, au sommet d'un contrefort du Cambre d'Ase, on aperçoit, en effet, des roches calcaires blanchâtres qui, vues de loin, donnent l'illusion d'une buanderie ; les gens du pays les désignent sous le nom de *tovallos*, dit M. Emmanuel Brousse, dans sa *Cerdagne Française*. On raconte que les fées, fatiguées d'étendre à cet endroit du linge que toujours on dérobaît, décidèrent un jour de le pétrifier. Depuis cette époque... lointaine, on a religieusement conservé ces pierres symboliques.

On pourrait citer bien d'autres histoires brodées sur ce thème avec détails plus ou moins poétiques ; nous en avons pourtant recueilli quelques-unes qui méritent d'être racontées et que l'on va lire.



## LA SERVIETTE MERVEILLEUSE

Les *encantadas* se donnaient rendez-vous aux *covas d'en Riubanys* (1), et, chaque soir, allaient laver leur linge dans la rivière de Cadi, puis l'étendaient à proximité. Personne n'avait jamais pu leur dérober une seule pièce de linge et les plus audacieux paysans avaient récolté force coups de bâtons, lorsqu'un pêcheur de Prades, *al Julia tort* (Julien le boiteux) eut l'idée d'employer le stratagème suivant : il se rendit auprès des lessiveuses et, tout en causant avec elles, laissa choir sur une coiffe son filet imprégné de glu, ce qui lui permit de soustraire l'objet. Mais le pêcheur, bientôt rattrapé et fouillé par les fées, fut obligé de restituer la coiffe et reçut autant de gifles qu'il y a d'étoiles au firmament.

Le hasard devait pourtant fournir à un autre l'occasion d'une plus heureuse tentative.

Une jeune fille de Corneilla, qui se trouvait dans un état intéressant, se rendit chez une amie de Villefranche, vers dix heures du soir, pour être délivrée. Comme elle passait en pleurant près des grottes de Riubanys, les fées, prises de pitié, la recueillirent auprès d'elles et l'accouchèrent. Le nouveau-né fut soigneusement enveloppé dans une grande serviette tissée de fleurs de genêt (*flors de gineste*) et placé dans une marmite (*olla*).

Mais le père éploré cherchait partout sa fille disparue.

*Lo Gamat*, — c'était son nom, qu'il devait à sa mère et à son teint pâle, — eut l'idée d'aller consulter les fées et s'en fut vers leur demeure ; mais, comme il fouillait aux pieds du linge étendu sur le sol, il sentit tomber

(1) Les *covas d'en Riubanys* (grottes de Riubanys) se trouvent à quelques mètres de la route départementale qui relie Villefranche à Corneilla-du-Confient, au fond d'un énorme précipice.

sur ses épaules une grêle de coups de bâtons qui le firent gémir. *Lo Gamat* ayant pourtant fait connaître aux fées le but de son incursion, fut accompagné dans la grotte ; il y retrouva sa fille complètement remise de ses émotions et la reconduisit au village, emportant l'*olla* et son précieux contenu.

Lorsqu'on défit les langes soyeux du nouveau-né, l'on reconnut la serviette imprudemment et généreusement employée par les *encantadas*. *Lo Gamat* s'empara du linge, l'entoura d'une épaisse étoffe noire et l'enferma soigneusement dans une armoire, attendant le moment voulu pour prononcer devant le talisman la formule consacrée. Et, en effet, lorsque trois coups retentirent au clocher de l'église, il se plaça à trois pas de l'armoire et prononça trois fois les trois formules suivantes :

*Lo dia voldries veurer,*

*Lo dia no veuras,*

*Al dia feré lo que voldré.*

(Tu voudrais voir le jour, tu ne le verras pas, car au jour je ferai ce que bon me semblera.)

Trois jours après, l'heureux possesseur de la serviette enchantée avait recouvré une santé florissante : *lo Gamat* était devenu *lo Taixó* (le blaireau), auquel on compare un homme bien portant. Ses champs, qui étaient stériles, devinrent féconds ; il eut d'abondantes récoltes et vit se réaliser ses projets les plus chers.

Son bonheur fut payé par les gens du pays. Exaspérées, en effet, par son ingratitude, furieuses d'avoir été volées après avoir rendu service, les fées se vengèrent sur les pauvres paysans qui avaient le malheur de passer près d'elles et distribuèrent dans la campagne autant de coups de battoir qu'il y avait d'épis de blé dans les champs du *Gamat-Taixó*.

## LA FÉE D'ENVEITG

Il était une fois au village d'Enveitg, un beau gars qui allait chaque matin conduire à la montagne ses nombreux bestiaux : Pastor était son nom.

Jamais l'amour n'avait tourmenté son cœur. Il cheminait un jour par un sentier désert, porteur d'un sac de sel destiné à son troupeau, lorsque, s'étant arrêté pour reprendre haleine au milieu des bruyères, il aperçut trois jeunes filles d'une rare beauté qui fredonnaient des chansons catalanes.

Pastor ne les connaissait pas, mais, déjà charmé, il demanda et obtint la permission de leur tenir compagnie : l'une d'elles aux cheveux blonds presque dorés qui tombaient sur ses épaules, lui plut tout particulièrement. A ses côtés il marcha longtemps comme dans un rêve, et lui avoua son désir de l'épouser ; il était riche, possesseur de nombreux troupeaux et très estimé dans le pays. Un éclat de rire accueillit ses avances.

— « J'admire ton audace, lui dit la jeune inconnue. Pour obtenir ma main tu devras te présenter devant moi ni à jeun, ni rassasié ; ni habillé, ni nu ; ni à pied, ni à cheval. »

Et devant le pauvre garçon ébahi et perplexe les trois jeunes filles disparurent comme par enchantement derrière un buisson.

Pastor continua son chemin, obsédé par le rire moqueur qui tintait encore à ses oreilles, cherchant en vain la solution du problème bizarre qu'on venait de lui poser, mais résolu à tout tenter pour devenir l'époux de la séduisante blonde.

Le soir même il alla consulter une bonne vieille femme qui procurait des philtres, lui fit part de son aventure



et lui demanda conseil : « Les trois jeunes filles que tu as rencontrées lui dit la vieille, sont des fées. Pour remplir les conditions que l'une d'elles t'imposa, tu mettras trois grains d'orge dans la bouche, tu couvriras ton corps d'un filet et tu prendras une chèvre pour monture. Suis mon avis et la belle t'appartiendra. »

Pastor suivit ponctuellement ces indications qui répondaient parfaitement aux exigences de *l'encantada* et s'en fut au rendez-vous : la fée qui l'attendait ne put réprimer un cri d'étonnement et maudit la vieille femme qui l'avait conseillé.

— « Eh bien soit, parole oblige, dit-elle ; fidèle à ma promesse je consens à t'épouser, mais écoute bien mes recommandations et promets-moi d'en tenir compte.

— Je le promets.

— Nous irons habiter ta maison d'Enveitg ; tu entendras en chemin, derrière toi, un tapage infernal, mais tu prendras bien garde de ne pas te retourner par curiosité, car ce serait l'effondrement de ta fortune.

— Je ne me retournerai pas.

— Quoi que je fasse, pour si emporté que tu sois, ne me dis jamais : *Ju no serias dona de fum ni dona d'aygua* (Tu ne peux être qu'une femme de fumée ou une femme d'eau), parce que les fées ne doivent pas être appelées par leur nom.

— C'est entendu. »

Le mariage fut dès lors conclu et cette bonne nouvelle mit en liesse les habitants du hameau de Brangoly ; le gai carillon qui annonça la messe nuptiale fut le signal des réjouissances publiques. Après la messe et les danses les deux époux se dirigèrent vers Enveitg.

Et ce fut pour Pastor la première épreuve à subir.

Sa maison était précédée d'une vaste cour (*aire*) dans laquelle on dépique le blé. Lorsqu'il fut rentré dans la cour, il entendit derrière lui un bruit assourdissant : le tintement des clochettes se mêlait au hennissement des

chevaux qui piaffaient, au bêlement des moutons, au beuglement des taureaux et des bœufs. On aurait dit que tout le bétail du village était réuni, déchirant les airs de sons discordants.

La tentation était trop forte, et, malgré les recommandations de sa femme, poussé par cette même curiosité qui valut à Loth d'être transformée en une statue de sel, Pastor se retourna lui aussi. . . . . et détruisit le charme. Il vit la cour à demi remplie de bestiaux que conduisaient de jeunes bergers ; il y en avait plus qu'il n'en avait jamais vu. Mais le portail d'entrée se referma brusquement, barrant le passage aux nombreux chevaux, bœufs ou moutons qui étaient prêts à franchir le seuil...

Les deux époux cependant vécurent heureux et jamais la discorde ne vint troubler leur tranquillité : deux fillettes charmantes resserrèrent les liens qui unissaient Pastor et sa femme.

Quatre ans après le mariage, au mois de mai, Pastor quitta sa famille pour faire rentrer à Enveigt des troupeaux qui pacageaient en Espagne depuis le commencement de l'hiver. Pendant son absence, sa femme craignit un violent orage de grêle et prit ses précautions pour faire une hâtive moisson : en quelques jours les blés furent fauchés et transportés dans les greniers, au grand étonnement de tous les voisins qui se moquèrent.

À son retour, Pastor fut désespéré de voir ses champs prématurément fauchés et ses greniers pleins de gerbes encore vertes. Sans donner à sa femme le temps de s'expliquer il l'invectiva durement :

— *Ja no serias dona de fum ni dona d'aygua,* s'écria-t-il.

Pour la seconde fois Pastor mentait à sa promesse.

La fée disparut aussitôt par la cheminée de la maison.

Le lendemain survint un violent orage qui détruisit toutes les récoltes du pays. Pastor s'estima bien heureux d'avoir ses greniers pleins, grâce à la clairvoyance de sa

femme : il vit alors toute l'étendue de son malheur et se repentit amèrement d'avoir adressé à la fée bienfaisante les fatales paroles.

Celle-ci, néanmoins, n'abandonna pas ses filles :

Deux fois par semaine elle se rendait dans leur chambre, à l'insu de Pastor, et procédait à leur toilette, puis disparaissait en leur recommandant de ne pas la trahir. Mais les deux fillettes ne purent s'empêcher de parler à leur père de cette visite :

— Dès que votre mère reviendra, recommanda Pastor, vous coudrez solidement vos jupes aux siennes et vous m'appellerez.

Elles obéirent et Pastor averti rentra dans la chambre, croyant revoir sa femme.

— Où est-elle, dit-il à ses filles ?

— Père, elle est là qui décout sa robe.

Mais il ouvrit vainement les yeux : il n'aperçut aucune forme humaine, car la fée venait de disparaître pour toujours.....

*O multhos deloi oti* (cette fable prouve que) le bonheur n'est pas durable et que l'homme est souvent l'artisan de son propre malheur (1).

(1) (a) Cette légende recueillie de la bouche même d'un habitant d'Enveitg a été relatée en catalan avec un fatras de détails prolixes par Francisco Muns, dans une plaquette publiée par l'imprimerie Mas, de Puigcerda.

D'après ce narrateur, Pastor connut la fée sur les bords de l'étang de Lanos où elle apparaissait souvent, en compagnie d'autres nymphes moins belles. Une compétition s'était établie entre les bergers pour obtenir la main de la blonde *pubilla del Estany*, et celle-ci leur imposa l'épreuve que l'on sait. A part quelques légères différences, la version de Francisco Muns est identique à la nôtre.

(b) On raconte une légende analogue dans les Hautes-Pyrénées (vallée d'Azun). (Voir le *Bulletin de la Société Ramond*, année 1867.)



## LE SONGE DU PASTOUREAU

Un jeune pastoureau, Ramon, aimait une plantureuse bergère ; chaque matin il quittait Sahorre à la tête de son troupeau, escorté par un chien vigilant, et se dirigeait vers les pacages du Canigou.

Il s'endormait souvent au pied d'un arbre, tout en pensant à sa fiancée, abandonnant en toute confiance ses moutons à la garde de son dogue.

Or, un jour qu'il était plongé dans une douce somnolence, vint à passer une belle jeune fille tout habillée de blanc qui s'arrêta devant lui pour le contempler ; la divine vision disparut lorsque Ramon se réveilla, aux aboiements de son chien.

Le berger passa la main sur ses yeux comme pour chasser un cauchemar affreux et ressaisir ses vagues pensées. Tout d'un coup il se souvint avoir rêvé qu'un gouffre plein de glace le séparait de Véronique, sa bien-aimée, et qu'il tombait lui-même au fond d'un précipice pour avoir voulu se rapprocher d'elle. Le froid et les cris de Véronique, pensa-t-il, l'avaient réveillé en sursaut. . .

Ce songe passa comme passent les nuages sombres sur un ciel clair et serein ; Ramon, ne lui attribuant aucune importance, ne le confia d'ailleurs à personne.

Le dimanche suivant les sons aigus, nasillards et traînants du *flaviol* et de la *prima* rassemblèrent jeunes gens et jeunes filles sur la place publique de Sahorre. Les *balis* succédèrent aux *contrapas* et les couples sautaient, voltigeaient, papillonnaient, se plaisant à ce manège naïf qui fait du *ball* une sorte de dépit amoureux, une pastorale mimée.

Ramon et Véronique, les deux fiancés, se plaisaient particulièrement à ce jeu d'amour qui donnait à la danse un caractère aussi original que naïf, et, au milieu des

rires joyeux, tendrement enlacés, ils se juraient une fidélité éternelle.

Brusquement surgit au milieu des danseurs une brune Espagnole, d'une rare beauté, qui exécuta une danse lascive et gracieuse, comme au pays des guitares et des castagnettes. Un cercle d'admirateurs se forma autour d'elle, et l'inconnue aux cheveux d'ébène charma ses nombreux spectateurs. Ramon lui-même était presque séduit.

Mais, après la danse, les couples se dispersèrent et Ramon songeait à rentrer au logis, lorsque la séduisante Espagnole apparut à son côté.

Elle fit tant et si bien, la divine charmeuse, que le pauvre berger, éperdument amoureux, consentit à la suivre n'importe où, malgré tout.

Et tous deux s'acheminèrent vers les cimes neigeuses du Canigou.

Après avoir marché toute la nuit, le couple s'arrêta dans une grotte pour prendre quelque repos. Mais Ramon, s'arrachant soudain aux caresses de sa compagne, reprit le sentiment de la réalité : devant ses yeux passa la vision du passé, l'image de celle qu'il avait lâchement abandonnée à Sahorre.

Il crut entendre résonner à ses oreilles les rires moqueurs des jeunes filles du village, les sanglots de ses parents et les plaintes de sa fiancée.

L'Espagnole redoubla ses cajoleries, essaya de lui faire oublier ses premières amours.

— « Je suis fée, avoua-t-elle, je te vis un jour endormi auprès d'un arbre et je t'aimai. Dès lors, je n'eus d'autre pensée et d'autre but que de te plaire et de te posséder.

Sous le déguisement d'une Espagnole, j'ai réussi à t'arracher à ta fiancée. Si tu m'aimes, reste auprès de moi et tu seras le plus heureux des hommes. Demande ce que tu voudras et tes désirs seront exaucés. »

— « Je veux revoir ma fiancée et mon village, répondit



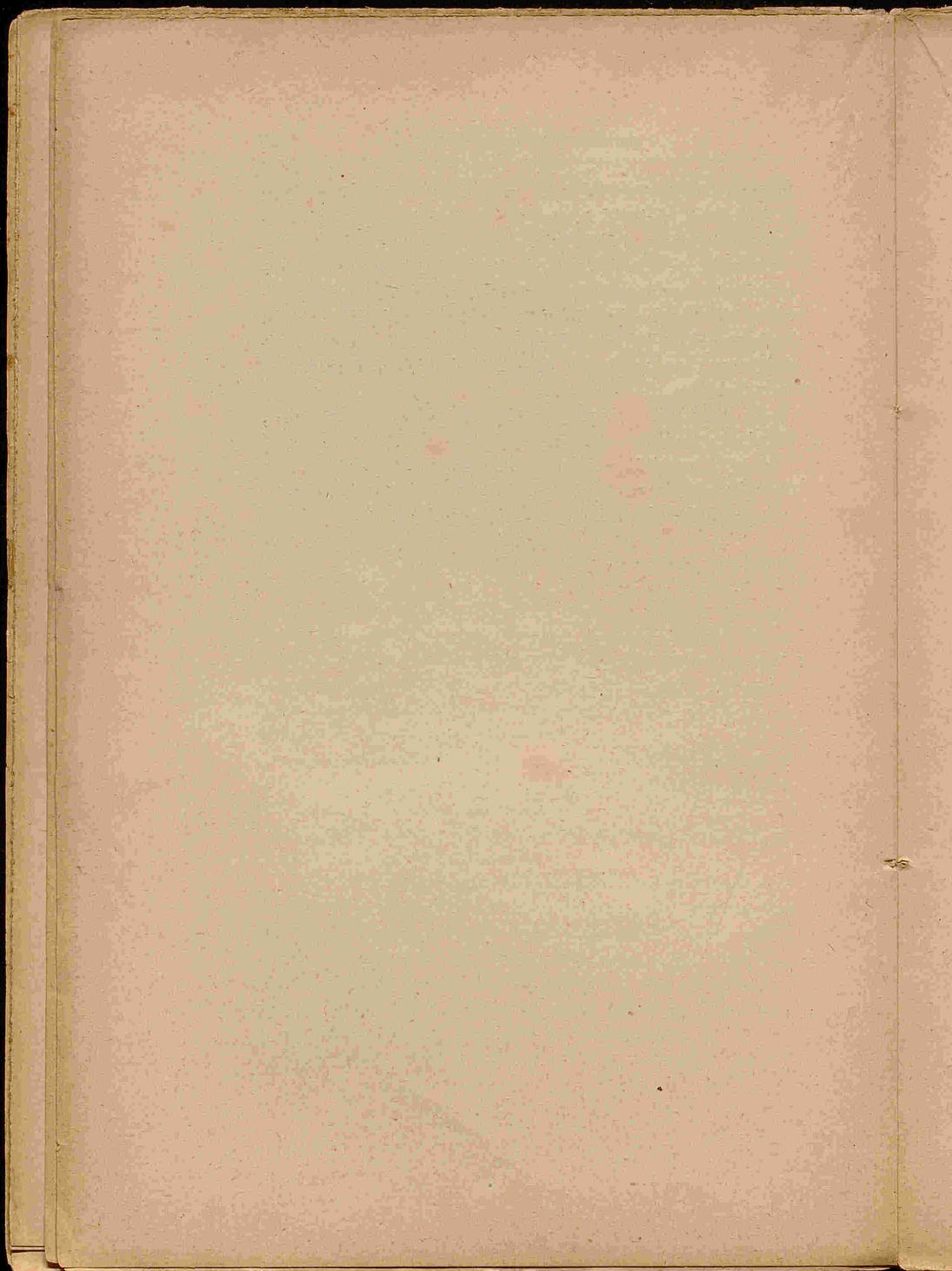
Ramon. Je préfère la douce voix de ma mie, je préfère le bêlement plaintif de mes moutons à toutes les richesses que tu pourrais m'offrir. »

En vain la fée s'efforça de reprendre le cœur de l'inconstant amoureux. Pour montrer sa puissance surnaturelle, elle toucha du pied un perce-neige qui prit soudain la forme d'un œillet et l'offrit à Ramon. Le berger, dédaigneux, refusa cette fleur et s'éloigna rapidement vers Sahorre.

— « Eh bien, puisque tu me repousses, sois maudit, s'écria la fée désespérée ».

Et tout aussitôt, Ramon fut transformé en une statue de neige que le vent démolit et dispersa dans les vallons.

Ainsi finit, glacé, cet amant trop ardent.



SAINT-MARTIN-DU-CANIGOU <sup>(1)</sup>

Des souvenirs tragiques se rattachent à la construction de cette abbaye. Il faut que je vous les raconte.

Carillonnez gaiement, cloches de la chapelle, car c'est jour de grande fête à Saint-Martin-du-Canigou : au milieu des pèlerins venus de tous les coins du Roussillon, Gentil, fils de Taillefer, a été sacré chevalier par Guifre, et Griselde, la belle bergère, vient déposer entre ses mains sa couronne de reine de la fête. Mais Taillefer voit d'un mauvais œil le rapprochement amical de cette fille de manant avec Gentil de noble famille ; il ordonne à son fils de renoncer à cet amour indigne.

Tandis que les *jutglars* emplissent l'air de leurs harmonies, on annonce que les Maures ont envahi le Roussillon, débarquant sur la côte d'Argelès ; les deux frères Taillefer et Guifre partent aussitôt pour combattre l'ennemi. Mais Gentil pense à Griselde et, l'amour l'emportant dans son cœur sur le devoir, il va se réfugier derrière le manteau de neige du Canigou : tel Télémaque dans la grotte de Calypso.

O doux enchantement ! Comme il admire la nature, une belle inconnue le prend par la main et le conduit auprès de Fleurdeneige, la blonde fée au regard séduisant ; avec son air majestueux et son sourire aimable, Fleurdeneige lui rappelle Griselde, une Griselde qui aurait échangé ses habits grossiers de bergère contre une admirable robe blanche étincellante de pierreries,

(1) Cette légende a été signalée par divers chroniqueurs catalans (Bosch, Saint-Malo, Puiggari, etc.) ; elle a été développée en un admirable poème (*Canigo*) par le distingué catalaniste Jacinto Verdaguer ; M. Jules Delpont a fait de ce poème une analyse française très intéressante.

une Griselde divinisée. Il va tomber en extase devant elle lorsque le souvenir de la réalité frappe son esprit.

— Adorable princesse, s'écrie-t-il, c'est à regret que je dois t'annoncer mon départ. Je voudrais vivre à tes pieds, mais je dois aller combattre les Maures et les archers m'attendent avec impatience. Ce serait trahir ma patrie que ne pas me rendre à mon poste.

Mais sur un geste de Fleurdeneige, des nymphes captivantes paraissent devant Gentil et l'entraînent, comme en un rêve délicieux, sur les bords de l'étang de Cadi, où il s'endort, ivre d'idéale Beauté.

A son réveil Gentil se trouve dans une gondole dorée, au milieu de naïades qui tiennent les avirons ; on le dépose bientôt dans le palais d'ivoire des fées où l'attend un char aérien en or et argent, orné de perles, attelé de sept daines agiles que guidera Fleurdeneige. Et en route, à travers les montagnes féeriques et les plaines neigeuses qui font du Canigou une région merveilleuse : un splendide panorama se déroule devant les yeux des heureux voyageurs, qui vont d'Eyne à Gerona, dans la vallée du Sègre et la Seu d'Urgell, au sommet du Neto maudit et enfin descendent aux pieds du Canigou, dans la vallée de la Tet.

Gentil, ébloui par toutes les merveilles qu'il vient de voir, consent à célébrer ses fiançailles avec Fleurdeneige victorieuse. Fleurdeneige reçoit des présents de ses compagnes : la fée de Mirmande lui offre un miroir diamanté ; la fée de Galamus des topazes de Bugarach, la fée de Ribas une couronne d'or ; la fée de Banyolas un voile nuptial merveilleusement tissé ; la sirène de Rosas des branches de corail et des perles ; la fée de Fontargent l'anneau de fiançailles et la fée de Lanos une harpe d'or.

Dans son ravissement, Gentil chante son amour lorsqu'on entend un bruit insolite qui fait s'envoler les



fées..... C'est Guifre d'Arria qui arrive, battant en retraite.

Après la disparition de Gentil, Guifre s'était porté à la rencontre des Sarrazins, dans la vallée de Corneilla, mais n'avait pu supporter leur choc et s'était réfugié dans les montagnes du Canigou, espérant y trouver son compagnon. Quel ne fut pas son désespoir et sa colère lorsqu'il aperçut Gentil couvert de joyaux, une harpe entre les doigts, et privé de l'épée qui lui avait été confiée ! Furieux, le cœur débordant d'indignation, il se précipite sur lui et le lance dans un précipice. Et le corps de Gentil dégringole jusqu'à la plaine de Cadi où les fées éplorées vont le recueillir.

Guifre descend aussitôt dans la plaine, et, recrutant des guerriers sur son passage, se porte vers Collioure, au secours de Taillefer, qui brûle les galères ennemies. Les Maures sont cernés par les deux armées et mis en déroute.

Dès que Taillefer vainqueur revoit le comte Guifre, il lui demande ce qu'est devenu son fils Gentil :

— Gentil, répond tristement Guifre, doit être aux sommets du Canigou.

— Allons donc à sa rencontre.

Les deux frères arrivent juste au moment où on rapporte le corps déchiqueté de Gentil. Le père désespéré se prosterne devant le cadavre, mais sa douleur se transforme bientôt en colère, et il demande, menaçant, le nom du meurtrier de son fils : Guifre, consterné, avoue loyalement son crime, attendant avec résignation le coup d'épée vengeur de Taillefer ; mais on sépare les deux frères et on procède à la sépulture de Gentil.

Le comte Guifre fait le vœu de construire en cet endroit un monastère et d'y finir ses jours, et bientôt s'élève l'abbaye de Saint-Martin pour lequel la comtesse Guifre brode une nappe d'autel en argent et en soie. Les

fées chassées ainsi de ces parages ne reparurent plus sur le Canigou. Quant à la pauvre bergère, Griselde, elle perdit la raison en apprenant la fin tragique de son bien-aimé.

~~~~~

LES ÉTANGS DE NOHÈDES

Les étangs de Nohèdes inspirent une profonde terreur aux gens du pays : de là les nombreuses histoires qu'avec quelque naïveté rapportent les chroniqueurs catalans.

C'est ainsi que Félin de la Peña, l'auteur des « Anales del Principat de Catalunya », affirme que, si l'on jette une pierre dans l'Étang noir, l'eau devient trouble, bouillonne et produit des vapeurs qui se transforment en nuages précurseurs de la tempête (1).

Dans la « Cronica de Catalunya » (1609) Pujades raconte que Pedro de Méza, seigneur de Nohèdes et de Monteilla vendit sa fille aux diables qui l'emportèrent dans le palais infernal de l'Étang noir. Sept ans après, la jeune fille réussit à s'échapper et rejoignit son père. Elle put

(1) — Les étangs ou gouffres de Tabè, dans l'Ariège, sont l'objet de superstitions identiques.

Il y a, dans la montagne de Guils (Gerdagne espagnole), un étang appelé l'*Etang mal* (mauvais), où ne peut vivre aucun poisson. On a essayé d'y introduire des truites qui sont mortes ; l'étang a été desséché, il y a deux ou trois ans, et converti en réservoir ; on n'a pas trouvé dans les eaux un seul poisson. Or voici comment la tradition explique ce phénomène : lorsque Pilate eut commis à l'égard de Jésus la trahison que vous savez, il erra sur la surface de notre planète et arriva jusqu'aux bords de l'étang dont nous parlons. Un berger qui aperçut le malheureux lui offrit, par pitié, un morceau de pain ; mais Pilate refusa, ajoutant qu'il ne savait où se cacher pour fuir la colère divine ; il reprit sa course insensée et, rongé par les remords, las de souffrances morales, se précipita dans l'étang.

On entendit alors un bruit épouvantable dont le souvenir a été transmis à travers les siècles et depuis ce moment les eaux maudites qui avaient englouti le traître ne nourrirent plus aucun poisson.

(Il n'en est pas moins vrai que les eaux de l'*Etang mal* rendent les plus grands services à l'agriculture et fertilisent les terrains des alentours).

ainsi raconter ce qu'elle avait vu, décrire le palais des diables, leurs réunions secrètes et dévoiler leurs projets et leurs maléfices.

D'autres auteurs assurent que l'Étang contient de grosses truites douées de propriétés curieuses : mises à frire sur la poêle, elles sautent et s'échappent par la cheminée : on affirme que ce sont des démons.



Une des plus curieuses légendes que l'on raconte sur l'Étang noir est encore la suivante :

Le seigneur de Paracols, dont le manoir s'élevait à quelques lieues de Nohèdes, étant parti avec ses troupes pour faire une lointaine expédition, avait confié à sa nièce la garde du vieux château. Il avait pris soin de cacher ses trésors en un endroit secret et presque inaccessible, que la jeune fille avait promis de ne jamais dévoiler.

Laissée seule, au milieu de ces remparts où avaient résonné les cris de guerre et les cliquetis des armes, la blonde enfant s'agenouilla sur un prie-dieu en velours et implora la protection de la Vierge.

Le lendemain, des guerriers inconnus envahissaient le château et un chevalier menaçant se présentait devant elle.

Tout d'abord effrayée par cette visite inattendue, la jeune fille se mit en prières, cachant son visage dans ses mains. Mais bientôt reprenant courage, elle interrogea le chevalier et lui demanda ce qu'il venait faire.

Sa voix douce et harmonieuse impressionna le farouche chevalier qui restait interdit.

— « Que me veux-tu ? Parle donc.

— « En vain je m'interroge et cherche à m'expliquer mon trouble. Je n'avais jamais tremblé, même en présence des plus redoutables adversaires, et sous le char-

me de ta voix, je sens ma volonté paralysée. Il serait barbare d'exécuter contre toi que j'admire l'ordre de mon maître et je préfère t'avouer ma mission.

« Le comte de Cerdagne sait que le seigneur de Paracols possède d'immenses trésors. Il m'a prié de venir ici en son absence, avec des gens armés, pour te tuer et m'emparer des richesses qui te sont confiées.

— « Pourquoi donc commettre un crime inutile, repartit la jeune fille apparemment calme. Je vais t'épargner une lâcheté, car voici la clef de la cachette. Moi-même je veux guider tes pas ; mais je t'avertis qu'il faudra surmonter de terribles dangers avant d'arriver aux lieux qui recèlent nos richesses.

— « Partons dit le guerrier ».

Et ils s'en furent, suivis des troupes, vers Nohèdes, jusqu'aux bords de l'Étang noir.

— « Nous voici au terme de notre voyage, dit la jeune fille. Dans ce rocher qui émerge du milieu des flots sombres se trouve le trésor. La clef que je t'ai remise ouvre une lourde porte en fer dissimulée par un piédestal qui supporte une statue de la Vierge. »

Les soldats construisirent un radeau et prirent leurs dispositions pour arriver sur le rocher, tandis que la jeune fille s'agenouillant adressait d'ardentes prières à la Vierge protectrice du trésor.

Le chevalier s'embarqua résolument, mais sans être complètement rassuré : il ne pouvait s'empêcher de tressaillir devant cet étang, lugubre comme le Styx, creusé au milieu de montagnes abruptes et de pins géants.

Pourrait-on s'aventurer sans crainte dans ce gouffre ? Des sirènes ou des monstres marins ne surgiraient-ils pas devant lui ?

Soudain un bruissement d'ailes attira son attention : un oiseau noir traversait les airs. Et prenant une grosse pierre, un des soldats tira sur l'oiseau de mauvais augure.

Mais la chute du projectile dans l'eau provoqua un écho lointain qui se répercuta de montagne en montagne, grossissant de plus en plus, pareil au tonnerre. En même temps, de noirs nuages s'amoncelaient sur l'Étang noir, comme engendrés subitement par les montagnes.

Sur la rive, la jeune fille, qui priait toujours, remercia la Vierge d'exaucer ses vœux en provoquant la tempête.

Néanmoins les vassaux du comte de Cerdagne ne se découragèrent pas. En vain grondaient sur leurs têtes des voix formidables et menaçantes, comme un chœur de géants furieux : ils ramèrent de plus belle vers le rocher convoité.

Ils purent enfin atterrir et s'emparer des trésors ; mais leur cupidité devenait dangereuse, car un poids trop lourd pouvait submerger l'embarcation : ils furent obligés d'abandonner la moitié du butin.

Le chevalier, heureux d'avoir atteint son but, brûlait de revenir auprès du comte de Cerdagne, pour déposer à ses pieds les trésors du seigneur de Paracols. Mais il comptait sans l'orage qui éclata soudain. Les éclairs sillonnèrent l'atmosphère, un craquement formidable déchira les airs, se répercutant de rocher en rocher. Les eaux du lac se soulevèrent et engloutirent le radeau.

C'est ainsi que furent punis les sujets du comte de Cerdagne pour avoir provoqué le courroux des fées de l'Étang noir.

LES « BRUIXAS »

On a vu comment les palais lacustres d'abord peuplés de nymphes inoffensives (voir le premier chapitre) sont devenus les repaires de démons redoutables. C'est un changement significatif où se manifeste l'influence du christianisme.

Ce fut, en effet, l'œuvre du christianisme de faire délaissier les divinités naturelles, fées bienfaisantes du paganisme, au profit du Dieu créateur ainsi que de la Sainte-Vierge. Et c'est ainsi que, grâce à l'habile manœuvre de l'Eglise, les *encantadas*, *fadas*, ou *donas d'aygua* deviennent les *bruixas*, sorcières ridées et vieilles, qu'on ne tarde pas à rendre responsables de tous les maléfices, des maladies qui torturent les bestiaux, des malheurs dont pâtit la pauvre humanité.

Les innocentes et douces nymphes dont on entourait l'existence d'un mystère poétique deviennent insensiblement les horribles sorcières de Macbeth, faisant des incantations magiques, ayant des relations avec les mauvais esprits, pouvant se métamorphoser en monstres hideux : vampires, guomes, hippogriffes, crapauds ou corbeaux. Et bientôt prend racine, chez un peuple crédule et naïf, tout un cycle de légendes relatant les exploits des *bruixas*.

Mais qu'est au juste une *bruixa* ?

La première condition à remplir pour le devenir est de livrer son âme au démon et de s'enrôler sous sa bannière. La « cérémonie d'investiture » est très curieuse : la néophyte, vieille comme le mal, laide comme un péché mortel, est accompagnée par deux démons devant un grand livre noir qui contient une seule page blanche ; elle prête alors, sous forme d'interrogatoire, un serment ou *baptisme* dont voici la formule :

D. — *Juras no servir may à altre deu que à nosaltres ?*

R. — *Juro.*

D. — *Renegas de Deu y del baptisme que vas rebrer ?*

R. — *Renego.*

D. — *Promets no fer may més que la voluntat nostra ?*

R. — *Prometo.*

D. — *Promets no anomenar may lo nom de Jesús, en cap forma ni manera, y no confessar may la veritat, si per cas te confessas ?*

R. — *Prometo.*

D. — *Promets apartarte de Deu, de no seguir sa lley y de ferli tot lo mal que puguís ?*

R. — *Prometo.*

(D. — Jures-tu de ne servir jamais d'autre Dieu que le notre, de renier Dieu et le baptême que tu as reçu, de ne plus faire que notre volonté, de ne jamais prononcer le nom de Jésus, de ne jamais dire la vérité au confessionnal, de ne jamais suivre la loi de Dieu, de lui faire tout le mal possible ? — R. — Je le jure).

Le serment obtenu, le démon imprime, sur le corps de la néophyte, les signes distinctifs, une marque ronde, par exemple, sur l'épaule droite, *pota de gall* ou *pota de conill*, patte de coq ou de lapin. Et la nouvelle *bruixa* est en état de suivre ses camarades, d'aller au sabbat le samedi, de semer la désolation par le monde.

A cheval sur un balai, vers minuit, les vieilles sorcières courent au rendez-vous, dans une caverne, au fond d'un gouffre, au milieu des ruines. Dans une grosse marmite elles font bouillir toutes sortes d'herbes, des cervelles de passereau et de chat noir, des têtes de grenouille, le tout arrosé de sang de colombe et de chauve-souris et parfumé de muse, d'aloës, de camphre ou de benjoin. Dans cet affreux mélange exhalant une odeur fétide elles ont soin de jeter un bras d'enfant, puis re-

muent cet amalgame avec une patte de chèvre. Et, en attendant la complète cuisson, elles exécutent des rondes macabres, des danses échevelées autour de la chaudière, en faisant un tapage infernal.

A minuit, au cri de *altafulla* ou *pet sus fulla* (en avant ; littéralement : en haut des feuilles, pied sur feuille), elles se métamorphosent en oiseaux noirs et s'envolent, sous la direction de la *badessa*, vers le plus voisin village.

On raconte qu'elles font des repas en plein air, sur une immense table noire, à la lueur des lampions fumeux placés dans des têtes de morts, dans une atmosphère imprégnée de soufre et de goudron.

La baguette magique en bois d'aune (*bern*) leur donne une puissance surnaturelle ; si pourtant elles prononcent le mot Dieu, se laissent prendre la baguette ou communiquent à quelqu'un les paroles sacramentelles, le charme est détruit ; elles perdent même la parole.

Fait-il un orage ? Les *bruixas* l'ont provoqué. C'est elles qui font grêler. M. Maspons y Llabros raconte dans *l'Il·lustracio catalana* qu'à la Seó d'Urgell, on lance un rameau béni dans le feu, au moment de l'orage, pour dissiper les *bruixas* et par suite éviter la grêle.

On prétend qu'un poil de chèvre est attaché à chaque grêlon qui tombe. C'est ainsi qu'à Bages plusieurs personnes trouvèrent, un jour, leurs chèvres totalement tondues, sans savoir qui avait fait l'opération. A force de chercher, on finit par découvrir un tas de poils de chèvre et immédiatement s'accrédita la version d'après laquelle le tondage du bétail avait été fait par les *bruixas* .. qui préparaient la grêle.

Malheur à celui qui a été regardé par une sorcière : il sera en butte à toutes les infortunes. Un seul regard d'elle — *ullada, mala mirada* — peut provoquer une maladie grave ou mortelle. Les enfants courent les plus

grands dangers ; aussi faut-il les entourer de méticuleuses précautions : lorsqu'ils sont malades on suspend à leur cou un collier d'ails qui les délivreront des *bruixas*. Autre précaution : il faut éviter de jeter dans la rue les coques d'œufs, car si les *bruixas* trouvent deux moitiés de coques intactes, elles s'y renferment et s'en vont aux Indes pour sucer le sang des enfants !

Ces superstitions ont pris racine chez les populations ignorantes et on trouve encore dans nos montagnes des personnes qui les acceptent avec conviction. Elles ont eu malheureusement une vogue considérable chez nos aïeux, car elles ont servi aux personnes mal intentionnées pour assouvir des vengeances, des haines personnelles, et pour servir des passions politiques ; et c'est ainsi que furent désignées comme sorcières à la vindicte publique les personnes les plus inoffensives.

En décembre 1618, un nommé Llorens, de Bésalu (Ampurdan), qui prétendait avoir le don de reconnaître les *bruixas*, en désigna une douzaine qui furent bel et bien pendues. De nombreuses exécutions eurent lieu à Sorède, Palau, Millas, Banyuls, Ille et Néfiach. Fréquemment les juges recevaient des plaintes dirigées contre des personnes coupables d'avoir jeté un mauvais sort, d'avoir fait périr des troupeaux, d'avoir infligé des goîtres (*golls*) à des enfants.

Le fait du dénonciateur Llorens est fréquent, et on cite d'innombrables *desembruxadoras*, sibylles de pacotille, qui faisaient profession de poursuivre et chasser les *bruixas*, mais exploitaient les préjugés et l'ignorance des populations.

M. Pierre Vidal, dans *Le Papillon*, relate un fait singulier qui se produisit à Err, en 1885. Une femme de ce village se croyait ensorcelée ; elle souffrait beaucoup, et, désespérant de la guérir, sa famille eut recours à la *desembruxadora*. Celle-ci ordonna au mari de la malade de s'emparer de telle *bruixa* qui avait jeté un mau-

vais sort sur la pauvre femme, de la rouer de coups et de lui faire promettre de « lever le mal ». La sorcière dénoncée (c'était une brave vieille) tomba entre les mains du mari furieux et fut littéralement assommée dans la forêt. L'affaire vint devant le parquet de Prades.

A Perpignan même les sibylles ont battu monnaie et exploité les gogos jusqu'à ces derniers temps ; elles avaient établi leur quartier général *al carrer d'en Nebot*.

Mais le paysan ne prenait souvent pas la peine d'aller consulter la *desembruxadora*, car il avait à sa disposition de précieuses amulettes. Il existe en Roussillon un grand nombre d'amulettes qui varient suivant la région. Voici celle de Boule-d'Amont, relevée sur un vieux parchemin :

En nom de Deu lo Pare y fill y Esperit-Sant que son très personas y un sol Deu verdader, que viu y regna per sempre sens fi. Amen.

Senyor, guardau la nit y 'l dia del dimoni ; y aisis com la pedra seca fou oberta y donà aygua, y d'ella begueren los fills d'Israël, aisis poseu la mà sobre d'aquesta vostra servidora Margarida Guilló. — Y qui esta oració haura tinguda en sa casa ó portada en sí, siau sempre ab ell.

Sia vostra servidora deslliurada de tots los malefícis y etxisos (*ensorcellements*) que fan molts homes y malas donas ; y per lo nom de Deu que baixá sobre Jerusalem, y per tots los sants angels, per tots los que serveixen devant la presencia del molt alt Deu, y perquè lo diable malehit no tinga poder de la danyar : qualsevol que sobre de sí esta oració haurá portat, ahont estigua alguna semblansa mala, de die ni de nit gose estar, ni apareixia lo enemich ; mes malehit sia y excomunicat ab la excomunicació de sant Père y sant Pau ; per las santas oracions y las santas profecias, per los sants profetas, per la humiliat dels religiosos.

- Per la hermosura de Eva,
- Per la castedat de Jonás,
- Per la bondat de Jafet,
- Per la deliberació de Noë,
- Per la fé d'Abraham,
- Per la obediencia d'Isaac,
- Per la religió de Melchisedeh,

- Per la paciència de Job,
- Per la oració de sant Josep,
- Per lo enllàs d'Isaac,
- Per lo amor de Benjami,
- Per lo naixement de Moïses,
- Per lo sacrifici de Josafat,
- Per las llágrimas de Jeremias,
- Per la pregària de Zacharias y per aquells que dormen alabant à Deu, nostre Senyor,
- Per lo profeta Daniel,
- Per las llenguas dels sants Evangelistas,
- Per la arca que vegé Moïses en manera de foch,
- Per la resplendor de las llums,
- Per los sermons que feren los Apostols,
- Per lo naixement de Jesus-Crist,
- Per la veu que fou ohida del Pare, en lo Cel sonant y dihent : Est es mon Fill elegit y molt amat del qual me complau y m'agrada molt que totas las nacions lo têmian,
- Per Aquell que ressuscità Lazare del monument,
- Per lo que feu la mansuetut en lo mar, fruyt en la terra y parar los vents,
- Per los miracles dels angels que entorn d'Ell se están,
- Per lo dejuni dels Apostols,
- Per la vinguda del Esperit-Sant,
- Per las virtuts y per los Noms que en esta Oració están,
- Per la alabansa de Deu que cria totas las cosas,
- Par lo Pare y lo Fill y lo Esperit-Sant :

Si son molts etxisos, ó malfets, ó enllassaments del dimoni, ulladas de enveja ; y si es fet en ferro, ó en or, ó en plata, ó en aram, ó en plomb, ó en estany, ó en altre qualsevol metall, tot sia destruhit y desembriuxat ; ó si lo etxis es en algun fil d'or, plata, seda, cotó de lli, de llana ó de caném, ó en cabell de cristià, móro, juheu ó heretje ; ó en os d'aucells, ó de peixos ; ó si haurá estat en fusta, en pergami, en pega, ó en alguna figura, ó en pedra, ó en sepultura de moró, juheu, heretje ó cristià ; ó en font, ó en pont, ó en mar, ó en riu, ó casa, ó paret de guix, ó en horti, ó en camp, ó en vinya, ó en aybre, ó en sepultura christiana, ó en desert, ó en regatiu, ó en garriga, ó encontre de quatre camins ; ó si aliments fets de carn, de ferro, ó de plom haurán estat donats à menjar à vostra servidora, sian desfetats totas aqueixas cosas.

Apareixia Deu ab son poder, auxili y gràcia ; apareixian los quatre pilars del Cel : Joan, Lluch, March y Matheu. Que las setanta dos llenguadas que son repartidas per tot lo mon no me danyen ! Que los dimonis, bruixas, bruixots y dolentas

cosas se apartin de mi. Guardau, Senyor, de tot mal y malaventura vostra servidora *Margarida Guillo*.

Aqueixa, es la mólt santa oració que fou feta per deslliurar las personas de malfets, etxisos, ulls, mals y malas llenguas, y per qualsevols lligaments (*sorts*) ó encantaments, pera que tots sian desfets y deslligats ; y per la dona que está de part, y per pestilencia, ayre corromput ; laqual oració ha de ser portada sobre de si y llegida tres vegadas en tres diumenges, cada diumenge una vegada. Any 1837.

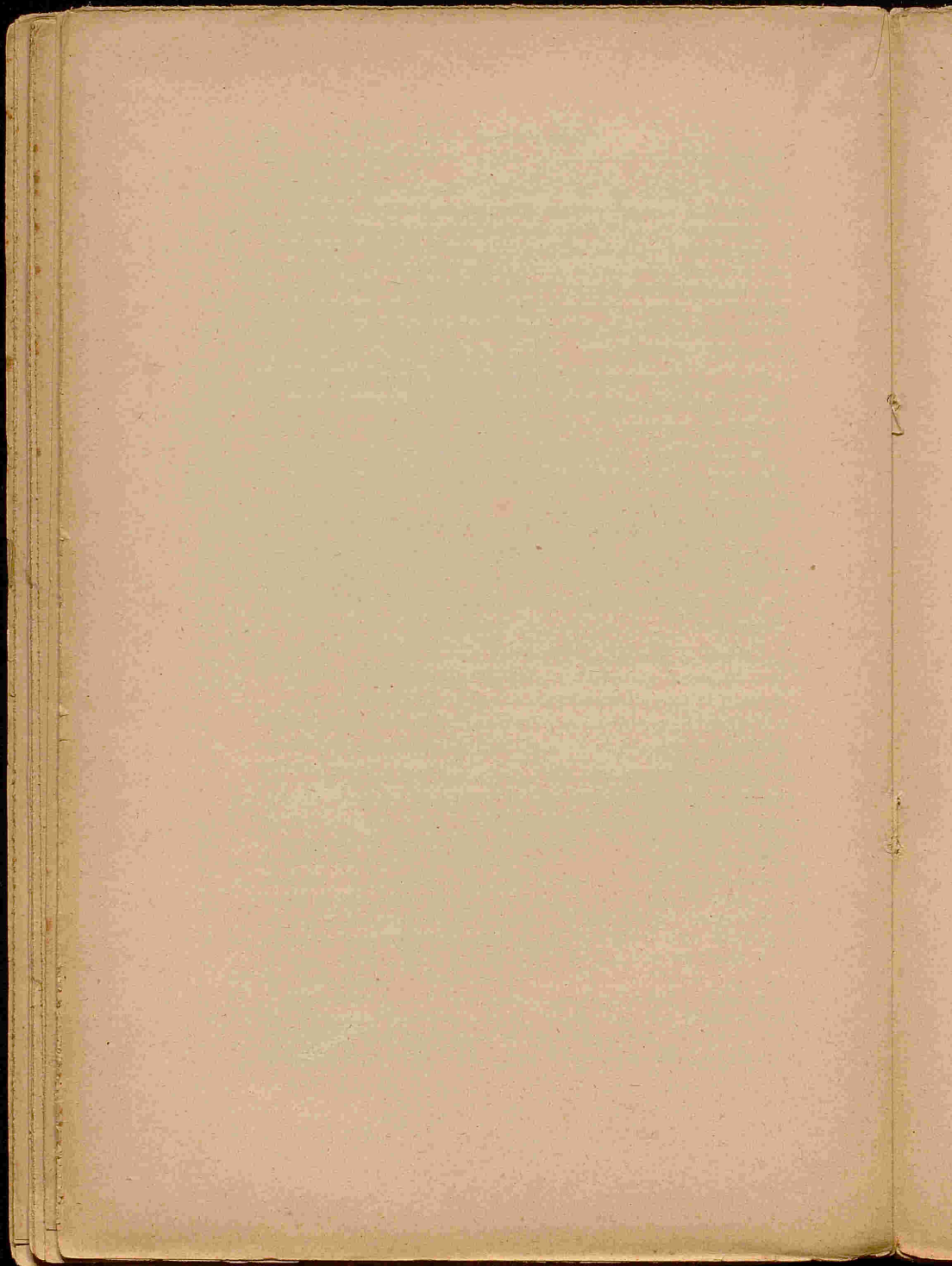
Le plus sûr moyen d'éviter les maléfices des sorcières était encore de chasser les maudites femmes par un ingénieux moyen.

A Trouillas, on attribuait à un berger, Ramon, l'honneur d'avoir délivré la contrée de la bande des *bruixas*.

Ramon s'étant couché dans un champ, par une belle nuit d'été, vit arriver trois femmes qui se déshabillèrent, déposèrent leurs robes derrière un buisson et disparurent, — elles appartenaient à des familles bien connues de Trouillas.

Ramon prit les robes, les cacha sous un tas de feuillages, et plaça deux bâtons de noisetier en croix devant le paquet de linge.

A leur retour, les sorcières, privées de leurs habits, réduites à l'impuissance par les bâtons en croix, furent obligées, pour rentrer chez elles, d'avouer leurs méfaits à Ramon. Elles promirent de ne plus faire de mal, à condition de ne pas être trahies.



LE CHÊNE DE RIA

Tout près de la nouvelle gare de Ria, à quelques mètres du mas Marie, il est un chêne robuste et séculaire qui projette l'ombre de ses feuillages sur la route nationale. C'est le roi des arbres d'alentour, comme un aïeul encore vert, au torse de géant, que ne firent plier ni les vents ni les orages, à la tête haute et fière, bravant les éléments, aux bras puissants et noueux qui protégèrent tant de générations.

Qui sait jusqu'où s'étendent dans le sol les racines puissantes, les nombreux tentacules de ce chêne gigantesque ? Qui sait de même à quelle époque remonte sa curieuse légende ?

C'était du moins au temps où régnaient en souveraines dans le Roussillon, et particulièrement dans les environs de Prades, les mystérieuses *Encantadas*.

Douées d'un pouvoir surnaturel qu'elles tenaient de l'enfer, ces sorcières malfaisantes lutinaient leurs victimes, leur jetaient des sorts, répandaient les pires maux dans la contrée, inspirant aux gens du pays une profonde terreur.

C'est à la faveur de l'obscurité qu'elles accomplissaient leurs maléfices ; aux douze coups de minuit, elles se réunissaient autour du *gorch d'en Gourné*, le gouffre le plus profond de la Tet, entre Ria et Villefranche. Elles y lavaient leur linge, puis disparaissaient sous la conduite des trois sœurs Analgós, les plus audacieuses et les plus ridées ; malheur aux habitants du village qu'elles choisissaient pour l'accomplissement de leurs sinistres exploits ; elles leur faisaient subir les pires vexations et laissaient de pénibles souvenirs de leur passage.

En vain les paysans, armés jusqu'aux dents, couraient à leur poursuite et fouillaient la campagne. La bande

joyeuse des *Encantadas* se dirigeait vers le groupe des chênes verts dont la double rangée, partant du *gorch d'en Gourné*, courait le long de la grand'route. Et au commandement de l'une d'elles :

Pet sus fulla

Aybre en amont

(pied sur feuille, en haut de l'arbre), elles disparaissaient dans les branches touffues. On entendait alors un bruissement de feuilles qui s'entrechoquent et de branches qui gémissent, comme si un vol d'oiseaux s'était abattu sur ces arbres. Puis la nature rentrait dans le silence jusqu'au moment où arrivaient les paysans furieux ; ils passaient sous les chênes, mais allaient chercher les sorcières ailleurs qu'au milieu des feuilles et des glands.

Une nuit il faisait bien froid, si froid que les paysans pouvaient à peine tenir leurs bâtons et leurs fourches. Lorsqu'ils passèrent sous les chênes, leurs casquettes, qu'ils avaient pourtant enfoncées jusqu'aux oreilles, disparurent comme par enchantement, subtilisées par les fées mystérieuses.

Des éclats de rire résonnèrent dans les airs et les malheureux paysans effrayés regagnèrent leur village à toutes jambes.

Un jour pourtant un des chênes protesta ; c'était le plus jeune et le plus frêle. Il s'adressa à ses aînés et leur manifesta son indignation.

— « Nous ne pouvons plus longtemps, dit-il, nous rendre complices de ces horribles sorcières qui torturent les braves paysans inoffensifs. Leurs agissements infernaux ne peuvent recevoir notre approbation, et je vous propose de ne plus leur accorder l'hospitalité. Chassons-les pour toujours. »

Des cris désapprobateurs accueillirent cette proposition. On s'étonna de l'audace, de la hardiesse du jeune plaignant, et l'un des chênes répondit :

— « Nous n'avons pas à nous apitoyer sur le sort de

ces maudits bûcherons qui nous dépouillent de nos branches et de nos glands. Tant pis pour eux s'ils souffrent. Nous supportons bien, nous, sans rien dire, les intempéries des saisons ».

— « Vous êtes des égoïstes, cria le jeune chêne, j'agirai seul, mais j'agirai. »

Et, courageusement, il défendit aux *Encantadas* de se cacher désormais sous son feuillage. Il les menaça même de dévoiler leur refuge.

Les sorcières, dédaigneuses, bravèrent d'abord l'arbre chétif, mais, suivant le sage conseil de la *badessa*, elles se décidèrent à changer le lieu de leur retraite pour plus de sécurité.

Avant de partir définitivement elles voulurent récompenser les chênes dont la protection, la fidélité et la discrétion leur avaient été jusque-là si précieuses.

— « Nous sommes prêtes à vous distribuer les faveurs les plus éclatantes, dirent-elles aux arbres protecteurs. Parlez et vos vœux seront exaucés. »

Un groupe de chênes s'écria : « Les arbres des collines voisines vivent heureux car leurs feuilles sont fines et étincelantes : nous voudrions avoir des feuilles d'or ».

Le vent apporta un bruit harmonieux de voix qui disaient : « Notre feuillage est terne, donnez-nous des feuilles de cristal. »

Enfin un rossignol vint transmettre les désirs des chênes les plus éloignés qui demandaient des feuilles plus tendres, parfumées et sans épines.

En moins d'une seconde tous les chênes obtinrent satisfaction. Seul, l'arbre révolté, objet de la haine des sorcières, conserva son ancien feuillage. Et les *Encantadas* moqueuses firent autour de lui une ronde échelée, puis s'éloignèrent : elles étaient vengées.

Le lendemain matin des contrebandiers passèrent sur la route et aperçurent les feuilles d'or éblouissantes sur lesquelles se jouaient les rayons du soleil ; l'un d'eux

grimba sur l'arbre et fit passer à ses camarades le précieux métal qu'il cueillait à pleines mains. Les contrebandiers remplirent leurs poches, leurs sacs et leurs mantes, sans être inquiétés, puis disparurent dans la montagne.

La tramontane qui soufflait avec violence fit tomber les feuilles en cristal qui se brisèrent.

Ce bruit argentin attira quelques chèvres qui paissaient dans une prairie voisine. Comme elles tendaient leur museau vers les chênes aux feuilles parfumées, le berger monta sur les arbres et les effeuilla pour satisfaire son troupeau.

En un clin d'œil les chênes aux tendres rameaux furent absolument dénudés, tandis qu'à leur côté le petit chêne maudit par les *Encantadas* conservait seul son feuillage naturel. Il excita la jalousie de ses orgueilleux voisins qui dépérèrent les uns après les autres.

Quelque temps après, les *Encantadas* passèrent sur la grand'route, se rendant à Ria, et furent consternées du malheur survenu aux chênes dont elles avaient récompensé la complicité. Elles se disputèrent, rejetant la faute d'un tel désastre les unes sur les autres, échangèrent des coups et se dispersèrent à jamais.

C'est ainsi que la contrée fut délivrée des *Encantadas* qui n'avaient plus de pouvoir une fois séparées.

Et le petit chêne vert, qui s'était montré si crâne, fut l'objet d'un vrai culte de la part des habitants de Ria, de Villefranche et des villages environnants. Il grandit au milieu de la vénération générale. On se refusa toujours à remplacer les chênes disparus à ses côtés.

LA BARQUE ENCHANTÉE

Il était une fois à Canet un pêcheur fort comme un chêne, bon comme le pain, qui avait nom Vicens, mais que ses camarades connaissaient mieux sous le surnom d'*en Vicens lo Roure*; il était d'ailleurs très fier de cette épithète que lui valait sa carrure herculéenne.

Or, un jour, Vicens, pieds nus, la culotte retroussée jusqu'aux cuisses, les reins serrés dans une large ceinture de flanelle rouge, se disposait à pousser sa barque dans la mer pour aller au large, lorsqu'il s'aperçut que la coque était mouillée. Il pensa qu'un camarade s'était servi de l'embarcation sans l'avertir, mais il constata que tout était à sa place : cordages, rames et gouvernail.

Le lendemain matin la coque était de nouveau mouillée, alors que la barque avait été la veille complètement atterrie. Vicens interrogea quelques marins, qui affirmèrent n'avoir jamais touché son embarcation, puis il alla trouver le bailli qui lui conseilla de se cacher pendant la nuit et de rester aux aguets.

Le soir même, Vicens se blottit derrière un amas de gros filets, attendant les événements avec patience, écoutant le bruit des vagues et confiant à sa pipe le soin de chasser l'ennui.

L'horloge de l'église résonna bientôt et le marin compta les heures sur ses doigts : ... dix, onze, douze; brusquement il aperçut des lumières vacillantes dans la nuit noire, comme des feux follets qui s'approchaient de lui; le cou tendu, les yeux écarquillés, il finit par distinguer une bande de femmes portant des lanternes qui couraient sur le rivage en gambadant et prenaient place dans sa barque. Il était sur le point de quitter sa cachette pour chasser ces femmes de mauvais augure, lorsque l'une d'elles, debout près du gouvernail, éleva la

voix. Vicens se cacha de nouveau et entendit très distinctement les paroles suivantes :

Vara (1) per un, vara per dos, vara per tres, vara per cuatra, vara per cinch, vara per sis, vara per set.

Et la barque glissa sur le sable et disparut à l'horizon, comme s'évanouît la fumée...

Le pêcheur ne revenait pas de son étonnement. Cette vision étrange, la disparition de sa barque déconcertaient sa raison. Il alla se coucher, ayant hâte d'arriver au jour.

Le lendemain matin, il trouva sa barque encore mouillée, mais il savait à quoi s'en tenir. Il alla trouver le bailli pour la seconde fois, et lui demanda conseil : le bailli lui recommanda de se cacher dans l'embarcation pour reconnaître les sept *bruiixas* — car ce ne pouvaient être que des *bruiixas* — qui faisaient le voyage nocturne.

A la nuit tombante, Vicens se cacha dans la cale de sa barque sous des algues marines et attendit patiemment. Comme la veille, les sept femmes arrivèrent à minuit, toujours munies de lanternes, s'installèrent dans la barque après avoir folâtré, puis, l'une d'elles, la *badessa*, dit sur un ton de commandement :

— *Vara per un, vara per dos, vara per tres, vara per cuatra, vara per cinch, vara per sis, vara per set!*

Mais la barque ne remua pas plus que les blocs de pierre contre lesquels venait se briser la vague.

— *Companyas*, dit la même femme, *n'hi ha una, assi, qu'ès à punt de parir.*

(Camarades, une de nous est sur le point d'accoucher). (2).

Ses camarades protestèrent :

— *Som pas jo*, dit l'une.

— *Ni jo.*

— *Ni jo.*

(1) *Vara* signifie : Au large !

(2) Les sorcières ne peuvent jamais avoir d'enfants.

La *badessa* répéta alors, en la modifiant, la formule consacrée :

— *Vara per un, vara per dos, vara per tres, vara per cuatru, vara per cinch, vara per sis, vara per set....., vara per vuyt !*

Et la barque disparut aussitôt, rapide comme l'éclair ; elle vogua loin, bien loin, et atterrit dans un pays que Vicens ne connaissait pas. Les sept femmes débarquèrent, firent une ronde effrénée, puis s'éloignèrent du côté d'un village dont on apercevait les premières maisons. Pendant ce temps Vicens descendait lui aussi sur le rivage et aperçut des plantes qu'il n'avait jamais vues ; il cueillit une feuille de palmier et regagna son poste d'observation dans le fond de la barque.

Les *bruïcas* arrivèrent bientôt, riant de leurs méfaits. mirent voile au vent et l'équipage se retrouva sur la plage roussillonnaise, quelques instants après, comme par enchantement.

Le lendemain Vicens alla chez le bailli et lui expliqua les détails de son voyage, montrant la feuille de palmier comme pièce à conviction.

— « Quelles sont donc les sept sorcières ? » dit le bailli.

— « Je les connais, répondit Vicens, et veux vous les désigner à l'église, au moment où elles prendront de l'eau bénite. »

Le dimanche suivant, comme il était convenu, le bailli et Vicens *lo Roure* étaient postés à l'entrée de l'église, près du bénitier, assistant au défilé des fidèles.

Chaque fois qu'une des sorcières passait, Vicens disait tout bas à son compagnon :

— *Oscu, senyor batlle.*

C'était le mot d'ordre convenu.

Six sorcières étaient déjà connues et la dernière tardait à venir, lorsque passa la femme du bailli en personne.

Le marin répéta d'une voix grave le mot révélateur :
— *Oscà, senyor batlle.*

Le bailli ne put cacher son étonnement ; la seule personne qui passât était bien sa femme pourtant, et il interpella le pêcheur.

— *Com diuhes, Vicens ?*

Et du même ton solennel, Vicens répéta :

— *Oscà, senyor batlle.*

Le magistrat ne pouvait en croire ses oreilles.

Rentré chez lui, il interrogea sa femme et reçut son aveu ; il apprit aussi qu'elle était la *badessa* de cette bande de *bruixas* qui jetaient l'alarme dans la contrée.

Mais les sept sorcières ayant été trahies de ce fait ne se réunirent plus et cessèrent leurs méfaits.

Quant au bailli, il promit à *Vicens lo Roure* une barque neuve, à condition qu'il ne parlerait jamais des événements dont il avait été témoin, et qu'il ne trahirait pas sa femme.

Mais la discrétion n'était pas la principale qualité du pêcheur, car les gens du pays connurent tous le lendemain sa curieuse aventure.

~~~~~



## LA GRISETTE DE COLLIOURE

Les sorcières de Collioure étaient, — chose étrange, — trois jeunes filles fort jolies. L'une d'elles, surnommée la *Grisette*, devait épouser un beau gars dont elle était aimée. Mais une vieille femme indiscreète avertit le futur des agissements diaboliques de la belle, lui conseillant de la surveiller.

L'amoureux réussit à se cacher dans la chambre de sa fiancée, et, sans être vu, put attendre les événements.

Vers minuit la jeune fille ouvrit sa fenêtre, agitant un mouchoir blanc et bientôt arrivèrent deux femmes mariées bien mignonnes aussi.

— C'est demain la fête de Collioure, dit l'une d'elles, allons à l'île de Saint-Vincent et nous cueillerons des fleurs pour nous parer.

La proposition ayant convenu, la Grisette prit dans son armoire un pot plein de pommade dans lequel chacune trempa légèrement le pouce. Au signal: *pet sus fulla, mèna nos à la barca*, les trois sorcières disparurent, après avoir fait neuf fois le signe de la croix.

Le pêcheur n'eut qu'à imiter sa fiancée, à tremper le pouce dans la pommade, à prononcer les paroles sacramentelles pour être transporté lui aussi sur la plage de Collioure où les *bruiças* se trouvaient déjà.

Et comme ces dernières se dirigeaient vers une barque, il les y précéda et se coucha sous la proue.

Les sorcières s'installèrent et la *badessa* s'écria :

*Vara per un, vara per dos, vara per tres !*

Mais comme la barque ne bougeait pas, elle demanda à ses camarades si aucune d'elles n'était en état de grossesse (*prenys*), puis répéta la formule en la complétant :

*Vara per un, vara per dos, vara per tres, vara per quatre !*



Et l'embarcation se dirigea vers l'île de Saint-Vincent, tandis que les sorcières étonnées se demandaient quel était le quatrième personnage qui avait provoqué le départ. Mais le pêcheur se tenait coi dans sa cachette.

Son attention fut bientôt attirée par une étrange conversation que tenait la Grisette sur son compte.

La nuit de ma noce, disait-elle, je veux transformer mon mari en poisson et l'obliger à nager sur tout le littoral. Voilà qui sera drôle.

Et ses camarades de rire.

— Moi, dit l'une, j'ai changé mon mari en cheval et je lui ai ordonné de parcourir les routes. Le lendemain il en fut malade...

Mais, à ce moment, on arrivait sur les bords de l'île. Les sorcières ayant mis pied à terre, le pêcheur sortit aussi de sa cachette et alla, comme elles, cueillir des fleurs rares, puis revint précipitamment sous la proue de la barque.

Le retour fut aussi rapide que l'aller et le jeune homme fut bien content de toucher la terre, après un voyage si instructif.

Le lendemain il raconta l'aventure à ses camarades et leur distribua des fleurs de Saint-Vincent. Avec eux il arriva au rendez-vous quotidien où l'attendait sa fiancée. Mais la vue des fleurs troubla la jeune fille qui, pressée de questions et se voyant découverte, finit par tout avouer, confirmant les dires de son amoureux de la veille.

Le pêcheur, en effet, déclara renoncer à sa main, lui rendant impossible tout mariage dans la commune.

## PEAU D'ANE

M. Franseisco Maspons y Labros raconte, dans *lo Rondallayre*, la légende suivante dont nous reproduisons ci-dessous la traduction, parce qu'elle est connue en Roussillon tout comme dans la Catalogne :

Il était un peuple où l'on voyait partout des sorcières laides et vieilles qui avaient plus de pouvoirs que le diable... Chaque nuit elles allaient au milieu des ruines où elles tenaient leurs conciliabules... Les jeunes gens se jetaient des défis, mais jamais aucun d'eux n'avait le courage de les surprendre. Il s'en trouva un, cependant, beau et fort, qui voulut essayer cette entreprise dangereuse : le samedi, à la tombée de la nuit, il se rendit au château hanté, et attendit l'heure propice.

Le vent se leva, impétueux et violent, faisant craquer les cloisons et trembler les murs ; la nuit était noire ; les touffes et les racines, fortement agitées, produisaient des bruits étranges et sauvages ; les seules clartés qu'on distinguât, étaient les prunelles de quelques chouettes, perchées sur un pan de mur. Et le jeune homme attendait toujours, blotti dans une encoignure, derrière un monceau de pierres.

Vers minuit, il vit arriver les premières sorcières ; elles se baisèrent sur le front et, s'accrochant aussitôt aux aspérités des murailles, en arrachèrent des poignées d'herbes ; elles allumèrent un grand feu, y disposèrent une colossale chaudière, et tout en murmurant des paroles incompréhensibles, elles y jetaient, chacune à leur tour, les herbes qu'elles apportaient, tandis que leur visage prenait différentes couleurs ; puis elles se mirent, ensemble, à danser une ronde. Par instants, elles s'arrêtaient, et quelque chose d'anormal tombait dans la chaudière ; elles y jetèrent même un bras d'enfant.



Le feu prit alors une coloration insolite, il s'éleva une fumée épaisse et empestée qui suffoquait ; les sorcières rompirent leur ronde, continuèrent leurs murmures intelligibles, et, à mesure que la chaudière se refroidissait, elles se livraient à leurs ablutions et à leurs frictions accoutumées. Minuit sonna à l'horloge lointaine ; elles crièrent à la fois *atta fulla*, se trouvèrent converties en noirs oiseaux de proie, et se mirent à voler.

Notre jouvenceau, qui avait tout vu jusque là et dont la curiosité n'était pas assez satisfaite, voulut poursuivre l'aventure. Dès qu'il les vit prendre leur vol, il courut à la chaudière et se frictionna avec tous les ingrédients qu'elle contenait ; pensant alors qu'en disant *atta fulla*, il devrait, lui aussi, s'envoler comme les sorcières, et que celles-ci, s'apercevant de la supercherie, le tueraient, il préféra crier *baixafulla*. Mais, hélas ! à peine avait-il prononcé le mot fatal, qu'il sentit croître ses oreilles, ses bras s'allonger, ses mains et ses pieds s'arrondir en forme de pattes, et une queue lui naître ; il voulut crier, mais, transformé en baudet, il ne poussa que des hurlements ; et il courut à la poursuite des sorcières. Tandis qu'elles s'éloignaient en volant, il cherchait à les atteindre et suivait les déclivités du sol, en s'empêtrant dans des fourrés épineux, ne sachant plus ni ce qu'il faisait, ni comment cela finirait. Il voulait crier encore, mais il ne put que braire ; il entendit cependant les imprécations que lui adressaient des hommes qui passaient sur les chemins ou qui arrosaient leurs champs ; il lui sembla même qu'il était poursuivi sans qu'il pût lui-même s'arrêter.

Enfin, l'aube apparut ; il aperçut le fatal château qu'il regagna hâtivement ; il y arriva en même temps que les sorcières. Celles-ci, apercevant le baudet, éclatèrent de rire, le saisirent, lui passèrent un licol, l'attachèrent à une grille et le frappèrent à tour de bras avec des bâtons ; ces coups répétés enlevaient le poil qui recou-

vrait la peau de la pauvre bête ; mais peu à peu la peau rugueuse se transforma en un fin épiderme et le corps lui-même reprit sa forme primitive.

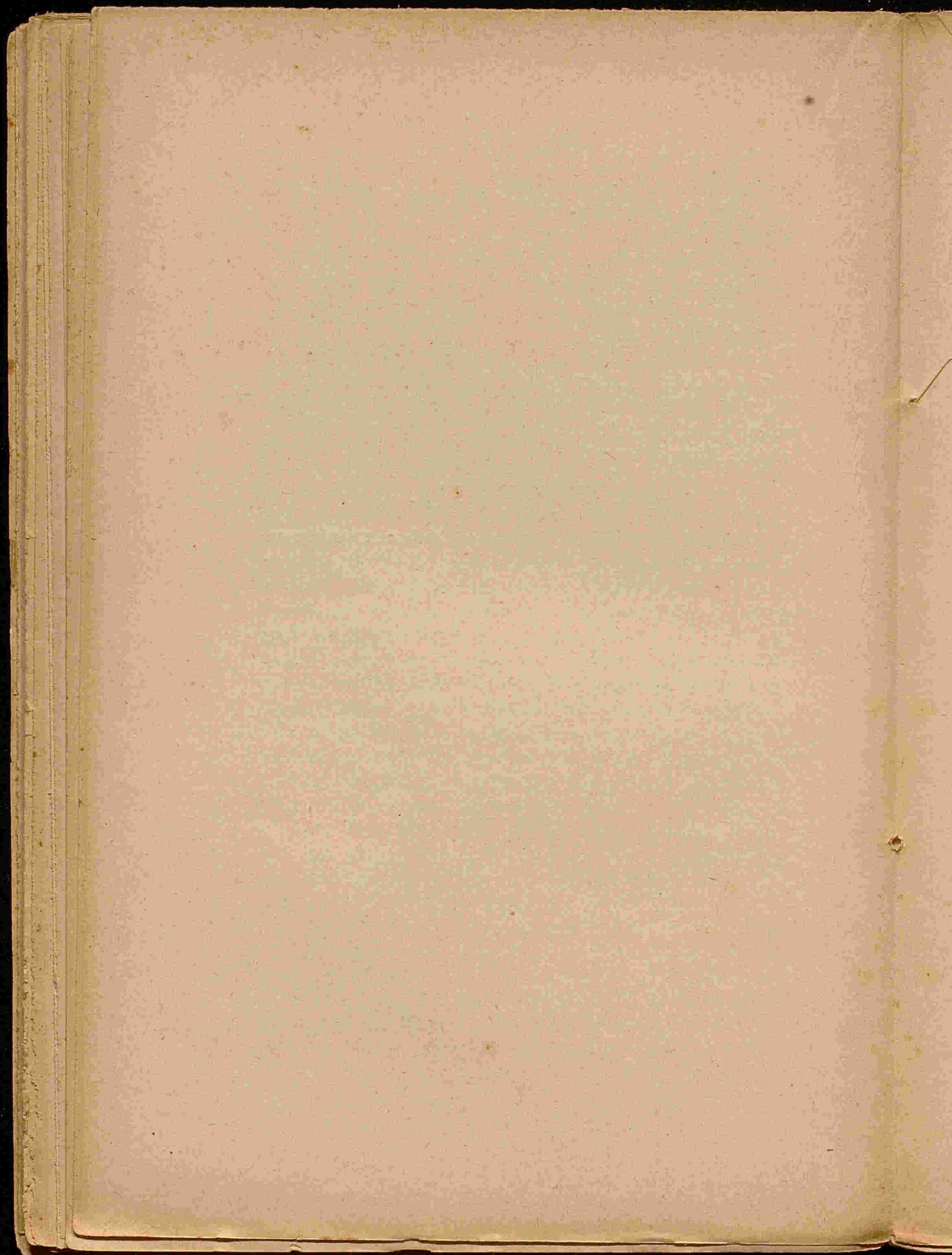
Couvert de contusions et d'égratignures, épuisé, méconnaissable, le malheureux se laissa choir à terre et demanda miséricorde aux sorcières ; mais celles-ci avaient déjà disparu.

Avec beaucoup de peine, le héros de cette aventure se traîna le long du chemin et arriva exténué, au village, où tout le monde le prit en compassion. Mais personne n'eut plus la curiosité de recommencer l'expérience. Et maintenant,

*Acabat, amen Jesus,  
Detras de la porta n'hi ha un fus.*

(C'est fini, ainsi soit-il, Jésus. — Derrière la porte se trouve un fuseau).







## LÉGENDES RELIGIEUSES

### LES VIERGES

Le christianisme ne se contenta pas de discréditer les divinités païennes, de transformer les fées innocentes en redoutables sorcières; il s'efforça d'utiliser les primitives croyances.

Dans telle grotte on vénérât la présence invisible des fées; le clergé en fit le sanctuaire primitif de la Vierge et s'empressa d'élever un ermitage près du lieu saint. Et c'est ainsi qu'on a pu dire: « Le christianisme a réussi à s'établir chez les peuples méridionaux en se faisant païen lui-même. »

Examinons, en effet, l'origine des ermitages, telle qu'elle est expliquée par les chroniqueurs religieux. On raconte qu'un taureau, ayant quitté son troupeau, alla gratter obstinément le sol avec son pied, poussant des mugissements comme pour attirer l'attention: et le berger s'empressant de fouiller à l'endroit désigné par l'animal trouva une Vierge enfouie dans la terre.

D'autres fois la Vierge a été découverte dans une grotte où les troupeaux se réfugiaient avec une insistance significative.

Ne vous y trompez pas: l'endroit où la Vierge aurait été découverte est l'antique sanctuaire d'une divinité païenne.

Les Vierges de Planès, Err, Nuria (1), Font-Romeu,

(1) L'ermitage de Nuria est célèbre par son *olla* (grosse marmite) dans laquelle les femmes stériles n'ont, dit-on, qu'à enfoncer la tête pour recouvrer leur fécondité, après avoir récité quelques *pater*.

On cite aussi une source près de Bizanos, en Béarn, où vont

Cases-de-Pène, Notre-Dame de la Roca, Notre-Dame du Coral, etc., n'ont pas d'autre origine.

A Planès, les chrétiens guidés par un taureau que conduisait un ange, découvrirent l'image de la vierge, la cassolette en cuivre, la cloche et la croix de l'église, dans une grotte située entre l'église et le hameau de « Dalla » (d'au delà). Ces objets sacrés, dit la tradition, avaient été cachés en ce lieu lors de l'invasion des musulmans.

Notre-Dame d'Err fut trouvée dans le tronc d'un arbre, non loin de la rivière qui passe à Err, grâce encore aux indications d'un taureau....

Le goig qui est consacré à Notre-Dame de Font-Romeu est bien significatif :

... *Miracle certamen gran*  
*Fonch quant un toro salvatge*  
*Prop de la font pasturant,*  
*Descubri vostre imatge...*

La fondation de l'ermitage de Notre-Dame du château d'Ultréra, serait due, — s'il faut en croire les « anciens » de Sorède, — à de plus drôles circonstances : la Vierge qui avait été placée à l'église de Sorède s'enfuyait la nuit pour indiquer sa volonté de voir s'élever une chapelle sur la montagne. Un matin du mois de juillet on constata la présence d'une épaisse couche de neige à un endroit déterminé, tandis que tout autour le sol était intact : nul doute que ce fût l'endroit désigné par la Vierge pour le nouvel édifice ; on s'empressa d'y construire l'ermitage actuel.

se baigner les femmes qui désirent devenir mères ; on signale enfin à l'entrée de la vallée d'Aspe (Basses-Pyrénées) un rocher de forme conique sur lequel les femmes vont se frotter le ventre pour se guérir de la stérilité.

~~~~~

LES SÉMIOTS D'ARLES

Dans le Haut-Vallespir la lutte du christianisme contre le paganisme prit un caractère spécial. Les paysans avaient conservé le culte des dieux champêtres dont les images en bois ornaient les modestes demeures. On eut beau brûler ces fétiches impies, le souvenir des dieux sylvains restait toujours vivace. Le christianisme eut alors recours aux mêmes procédés qu'il avait employés contre les fées.

C'est ainsi qu'à Arles-sur-Tech les dieux sylvains deviennent les Sémiots (*Simiæ*) grands singes qui jetaient l'épouvante dans la contrée. L'Église leur attribua tous les désastres, les rendit responsables de tous les malheurs.

Les Sémiots engendraient les noirs nuages, les orages qui ravagent les champs, la peste qui décime les troupeaux, les maladies contagieuses dont meurent les pauvres humains.

On les représentait comme des monstres affreux, aux dents fourchues, aux mains crochues qui rôdaient la nuit sur les toits et descendaient dans les maisons par la cheminée en poussant de funèbres hurlements. Les enfants étaient l'objet des plus dures persécutions ; les Sémiots leur jetaient des mauvais sorts, lorsqu'ils ne les enlevaient pas à leur famille pour les dévorer dans la montagne.

Mais les dieux sylvains avaient la vie dure et leurs adorateurs ne les abandonnèrent pas de si tôt. Force fut donc à l'Église de frapper un grand coup ; et c'est ici que commence la légende des saints Abdon et Sennen.

Cette légende a été admirablement racontée par Prosper Mérimée dans ses *Notes d'un Voyage dans le Midi de la France*, et nous ne pouvons nous empêcher de mettre sous les yeux du lecteur ce récit d'une clarté et d'une simplicité remarquables où perce l'ironie :

« Il faut savoir qu'autrefois, je ne saurais dire précisément à quelle époque, le territoire d'Arles fut infecté d'une grande quantité de bêtes féroces, lions, dragons, ours, etc., qui mangeaient les bestiaux et les hommes. La peste, vint encore ajouter aux maux qui affligeaient la contrée. Un saint homme, nommé Arnulphe, résolut d'aller chercher des reliques à Rome, pour guérir l'épidémie et chasser les animaux féroces. Pendant longtemps ce fut l'unique remède dans toutes les calamités. Arrivé à Rome, Arnulphe exposa au Saint-Père la misère de ses concitoyens, et lui présenta sa requête. Le pape touché de compassion l'accueillit avec bonté, et lui permit de choisir parmi les reliques conservées à Rome, exceptant toutefois celles de saint Pierre et d'un certain nombre de saints, dont il eut été imprudent de se dessaisir.

« Arnulphe était embarrassé pour se décider ; après avoir passé tout un jour en prières, il s'endormit, et eut un songe dans lequel deux jeunes hommes apparurent à lui : « Nous sommes, dirent-ils, Abdon et Sennen, saints tous deux. De notre vivant, nous étions princes. La Perse est notre patrie. Nous avons été martyrisés à Rome, et nos corps sont enterrés en tel lieu : exhume-les et porte-les dans ton pays, ils feront cesser les maux qui l'affligent. »

« Le lendemain, Arnulphe, accompagné d'une grande foule du peuple et suivi de travailleurs pourvus d'instruments convenables, fit fouiller l'endroit indiqué. On trouva bientôt les corps de deux jeunes gens, parfaitement conservés, reconnaissables pour saints à l'odeur. Il les exhuma en grande pompe, et se disposa à les emporter. Arnulphe était un homme prudent. Il pensa que, pendant le long voyage qu'il avait à faire pour retourner dans son pays, il pouvait trouver bien des gens qui voudraient s'approprier le trésor qu'il portait, car on se faisait peu de scrupule alors de s'emparer même par force, des reliques de vertus bien constatées.

Pour détourner les soupçons, il mit ses saints dans un tonneau, enfermé dans un autre beaucoup plus grand qu'il remplit d'eau. Dès qu'il fut en mer, les matelots firent un trou au tonneau, croyant qu'il contenait du vin ; mais s'étant aperçus qu'il n'y avait que de l'eau, ils ne poussèrent pas plus loin leurs recherches. Je passe rapidement sur les événements du voyage, tempêtes apaisées, vents favorables et le reste. Arnulphe, débarqué à Reuss (1), avec ses reliques en double futaille, entendit toutes les cloches sonner d'elles-mêmes et se garda bien d'expliquer la cause de la merveille.

« Le chemin de Reuss, à Arles était alors extrêmement mauvais et praticable seulement pour les mulets. Le tonneau est donc chargé sur un mulet, et le saint homme avec un guide semet en route. Dans un sentier dangereux, bordé d'affreux précipices, le muletier, homme grossier et brutal, crut qu'il fallait donner du courage à sa bête et lâche un gros juron. Soudain le mulet tombe dans le précipice et disparaît. On juge du désespoir d'Arnulphe. Retrouver le mulet était impossible ; retourner à Rome en quête d'autres reliques ne l'était pas moins. Il prit le parti de poursuivre sa route et de rentrer dans sa ville natale. Quelle est sa surprise et sa joie en rentrant dans Arles d'entendre sonner les cloches et de voir sur la place de l'église tout le peuple à genoux, entourant le mulet, et son tonneau qui avait déjà opéré la guérison des pestiférés et fait déguerpir les lions et autres bêtes féroces.

« Arnulphe tira d'abord les saints de leur tonneau, et quand à l'eau, il la versa bonnement dans un tombeau vide pour s'en débarrasser, où, un lépreux qui vint s'y laver, fut guéri dans l'instant. D'autres malades vinrent bientôt constater la vertu de cette eau miraculeuse. Avertis de sa propriété, les moines du lieu la renfermèrent avec soin et n'en donnèrent plus que pour de

(1) C'est probablement le cap de Creuss qu'à voulu désigner MÉRIMÉE.

l'argent. Elle coûte encore vingt sous la fiole ; mais on n'en donne pas à tout le monde. Il faut en demander en catalan pour en obtenir. »

S'il faut en croire l'abbé J. Tolra Bordas, qui a publié sur l'histoire des saints Abdon et Sennen, un travail très documenté, la version de Mérimée ne serait pas très exacte.

Pour cacher les reliques, Arnulphe aurait fait construire deux barils divisés en trois compartiments : il remplit de vin ou d'eau les deux compartiments extrêmes de chaque baril et plaça les reliques dans les compartiments du milieu.

Quant à la manière dont la mule tomba dans le précipice, l'abbé Tolra de Bordas l'expose comme suit : « Au moment où il passait avec sa monture sur un chemin escarpé, à un passage très étroit, appelé *Riba-Mala*, au pied duquel coulait la rivière du Tech, le muletier se dit : je veux savoir si dans ces tonneaux on a renfermé Dieu ou le diable.

« Et aussitôt il imprima au mulet une si violente secousse, qu'il le fit rouler au fond du précipice dans la rivière, où tout semblait devoir être broyé en mille morceaux..... »

Mérimée oublie enfin de rapporter la délivrance d'une femme possédée du démon, à Gênes, l'apaisement subit de la tempête qui menaçait d'engloutir le vaisseau portant les reliques et la guérison à la Jonquère des deux jeunes aveugles qui burent de l'eau du baril.

Et puisque nous sommes au chapitre des faits miraculeux, signalons le cas du sarcophage d'Arles, qui, primitivement rempli par Arnulphe d'eau des catacombes Pontiennes, n'a jamais tari, même en temps de sécheresse et de fortes chaleurs. On prétend même que l'eau miraculeuse n'est jamais remplacée.

LES SAINTS PROTECTEURS

Les saints Abdon et Sennen, s'il faut en croire la tradition, ne se contentèrent pas de délivrer la terre des maudites bêtes que l'on sait, ils furent d'efficaces intermédiaires pour dissiper les orages funestes aux agriculteurs. Dès que le ciel s'assombrissait et que grondait le tonnerre, on n'avait qu'à faire des prières devant les reliques des saints (*coossos sagrats*) pour qu'immédiatement l'orage disparût.

On raconte qu'en 1465 le nommé André Noguier, de Saint-André de Montbolo, faisait pacager son troupeau dans la montagne dite la Parra, lorsque survint subitement une forte bourrasque qui l'obligea à se réfugier sous un pin avec ses moutons. Et tandis que, tremblant, il attendait la fin de l'orage, il entendit des voix mystérieuses qui échangeaient les propos suivants :

— *Passa, passa.*

— *No puch.*

— *Perqué no pots ?*

— *Perqué Abdon et Sennen son aquí devant y me van impedint.*

(Passe, passe donc, dit l'une. — Je ne puis. — Pourquoi donc ? — Parce que, répond l'autre voix, les saints Abdon et Sennen, sont devant moi et m'empêchent de passer.)

Ces voix ne pouvaient être que celles des démons fomentateurs de tempêtes : ainsi pensa Noguier qui, après la pluie, s'empressa d'aller rapporter ce qu'il avait entendu aux habitants de Montbolo.

Ceux-ci, par reconnaissance pour les saints protecteurs, promirent de leur offrir chaque année une tranche de cire circulaire qu'on appela la *rodella de Montbolo*. Cette cire, pesant une quinzaine de livres, fut déposée

annuellement à l'église d'Arles, et les récoltes furent à jamais préservées des fléaux dévastateurs. Il faut dire pourtant que, deux cents ans après, la promesse n'ayant pas été exécutée par suite d'un oubli, la grêle tomba en abondance, et on s'empressa l'année suivante d'exécuter le vœu.



Les reliques des saints Abdon et Sennen furent demandées à plusieurs reprises par les consuls de Perpignan *per falle de aygua*, c'est-à-dire pour provoquer une pluie bienfaisante. En mai 1612, en particulier, on promena les reliques pendant quatre jours dans les rues de Perpignan et on les baigna sur les bords de la Tet. Mais la sécheresse persistait, et, comme on allait renvoyer à Arles les saints impuissants, quelques gouttes d'eau tombèrent.

Lorsqu'on voulait pourtant détruire les dignes célestes, on avait plutôt recours à saint Gaudérique (*sant Galdric* en catalan).

M. Pierre Vidal a consacré à ce saint, dans son *Histoire de la ville de Perpignan* quelques pages fort intéressantes qu'il nous permettra de lui emprunter : « Quelques-uns prétendent que saint Gaudérique était un laboureur qui fit longtemps la fortune du maître qu'il servait à Ponteilla, en Roussillon. Il préservait, dit on, les récoltes de la grêle et des orages ; il faisait tomber des pluies douces et bienfaisantes pendant des longues sécheresses d'été et, d'un mot, rendait guérables les torrents débordés. La jalousie l'ayant fait exiler du Roussillon, il alla mourir à Vannes, en Bretagne, d'où ses restes vinrent, on ne sait comment, à Toulouse.

« Le comte Guifred, fondateur du monastère de Saint-Martin-de-Canigou, désireux d'avoir des reliques de bon aloi, envoya des émissaires à Toulouse pour enlever celles de saint Gaudérique conservées dans l'église de

Saint-Severin. Après avoir découvert le tombeau du saint, les émissaires essayèrent, mais en vain, de lever la pierre qui le couvrait. Ils firent alors un vœu, celui de placer les reliques dans un lieu très honoré. Le tombeau s'ouvrit comme de lui-même ; à la hâte, nos pieux larrons s'emparèrent des restes du saint et reprirent le chemin du Conflent.

« Pendant les époques de sécheresse obstinée, les consuls de Perpignan envoyaient à l'abbé du monastère une députation pour demander la précieuse relique. Ces envoyés constataient, dans un procès-verbal qu'elle leur avait été remise et, accompagnés de deux religieux du couvent, ils se dirigeaient vers Perpignan. On l'y retenait plus ou moins de temps, mais on la faisait toujours assister à trois processions de tout le clergé. L'une de ces processions allait sur les bords de la Tet, pour « baigner » la relique. S'il n'y avait pas d'eau dans cette rivière, on se rendait sur le bord de la mer, près de Sainte-Marie. Les rédacteurs des *Mémoires de Saint-Jean* ont soigneusement relaté tous les voyages de la châsse de saint Gaudérique (le premier est du 30 avril 1441). »

Si quelquefois une pluie bienfaisante tombait après les processions de la relique, il arrivait souvent que la cérémonie ne produisait aucun résultat pratique.

D'autres fois l'eau tomba trop abondamment et il fallut faire des prières publiques pour arrêter l'inondation redoutable. C'est ainsi que, le 25 février 1856, les Perpignnais eurent recours à saint Gaudérique pour faire cesser la sécheresse. Quelque temps après l'eau tomba à verse et tout le bas quartier de Saint-Mathieu fut inondé : le clergé fit une procession avec le Saint-Sacrement pour invoquer la clémence de Dieu.

En 1579 on eut encore recours aux prières publiques pour avoir de l'eau ; le 3 mai on baigna la vraie croix à la place Neuve. Ce fut en vain ; mais, l'année suivante,

l'eau tomba si abondamment qu'il fallut prier pour faire cesser la pluie, car la Tet avait emporté un pont en bois.

« Le culte de saint Gaudérique, dit en terminant M. Vidal, est allé en déclinant depuis un siècle. Son image orne la plupart de nos églises, mais sa relique est délaissée, et par le clergé et par le peuple, qui apparemment ne croient plus à son efficacité. »



Nous devons signaler dans ce chapitre le culte dont fut l'objet saint Sébastien qui était réputé pour conjurer les épidémies.

Les habitants d'Ayguatébia racontent qu'en 1624 la fête locale fut marquée par un sinistre événement : pendant que jeunes gens et jeunes filles se livraient aux plus joyeux ébats sur la place publique du village et dansaient avec entrain, un oiseau noir plana quelques instants sur les couples enlacés, puis s'abattit au milieu d'eux : c'était un corbeau de mauvais augure qui jeta la consternation dans les groupes et interrompit la fête : les musiciens quittèrent l'échafaudage qui leur était consacré, les jeunes gens s'enfuirent, comme fuit devant l'orage un troupeau de moutons : c'est qu'ils avaient l'intuition d'un grand malheur imminent. Un jeune homme pourtant craignit de paraître pusillanime et ridicule : l'oiseau, pensa-t-il, est tombé par hasard et il faut laisser aux femmes les idées de superstition. Et tout en se moquant, il rallia ses camarades, prit le corbeau et le fit circuler de main en main.

L'oiseau fut jeté dans un fossé et les danses reprurent de plus belle.

Mais, le lendemain matin, une triste nouvelle jeta la désolation dans le village : le jeune homme qui le premier avait ramassé le corbeau venait de s'éteindre subitement, frappé par un mal inconnu.

Et comme un malheur ne vient jamais seul, on annonça bientôt la mort d'un camarade du défunt : fatale coïncidence, celui-là avait aussi touché la maudite bête !

C'étaient les deux premiers chaînons d'une chaîne qui, hélas ! ne tarda pas à s'allonger : successivement moururent tous ceux qui avaient tenu dans leurs mains le cadavre de l'oiseau.

Il n'y avait donc plus à douter de la cause de l'épidémie.

Les habitants d'Ayguatébria, plus ou moins directement atteints dans leur affection par cette peste d'un nouveau genre, décidèrent de se rendre en procession à Fontrabieuse, en Capcir, pour implorer saint Sébastien.

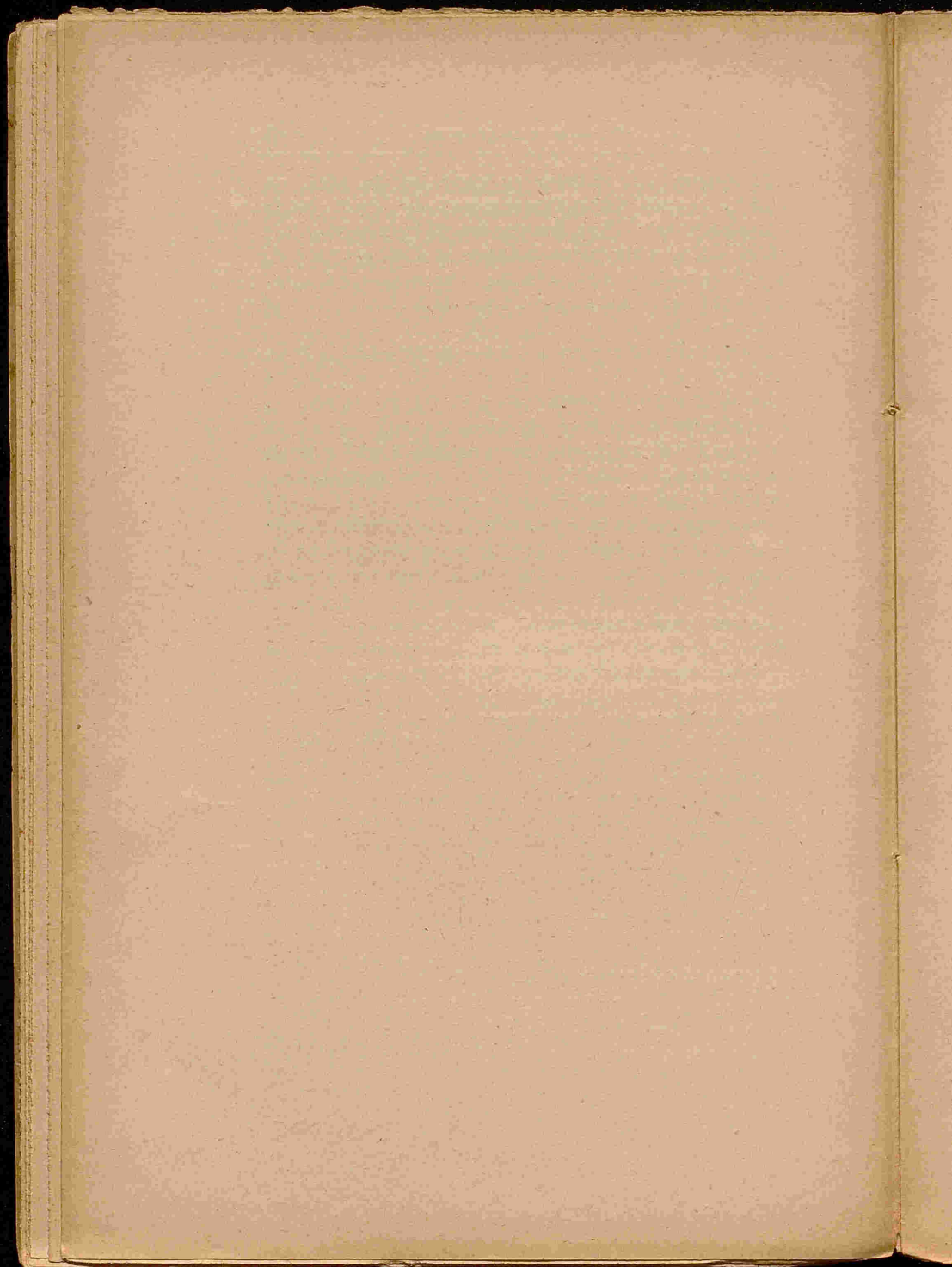
On fit des prières publiques et on émit le vœu formel et solennel, dans le cas où la peste disparaîtrait, d'offrir à saint Sébastien, comme hommage de reconnaissance, une roue en cire qui brûlerait pendant sept ans sur son autel.

La peste cessa ses ravages, et les habitants d'Ayguatébria tinrent leur promesse. Et, depuis 275 ans, ils apportent *la roda* à l'église de Fontrabieuse. (1)

(1) Cette cérémonie a lieu chaque sept ans, le lundi de la Pentecôte : la dernière a été célébrée le 25 mai 1895 ; elle attira à Fontrabieuse une foule innombrable venue de tous les points de la Cerdagne et du Capcir et des cantons voisins de l'Aude et de l'Ariège ; la procession fut particulièrement importante.

Quant à *la roda*, c'est un immense cierge cylindrique, en cire filée, que maintiennent des rayons en bois convergeant autour d'un axe central, qui rappellent la forme d'une roue ; elle a de 80 à 90 centimètres de diamètre et pèse énormément.

Pendant la cérémonie on allume ce cierge fantastique — avant tous les autres, — tandis qu'on chante les *goigs*. Il doit brûler sept années consécutives, et, s'il se consumait avant l'heure, on prendrait soin d'ajouter la quantité de cire nécessaire pour arriver au jour de la Pentecôte.



LES HERBES DE LA SAINT JEAN

Il est d'usage, en Roussillon, d'allumer de grands feux de joie sur les places publiques et sur les montagnes la veille de la saint Jean (dans la soirée du 23 au 24 juin). Mais ce qui caractérise la saint Jean c'est la cueillette de la « bonne aventure. »

Dans une joyeuse exode, jeunes gens et jeunes filles se répandent, à l'aurore, dans la campagne pour faire des bouquets de plantes ayant une vertu spéciale : orpin (*herba de sant Joan*), verveine, mille-perthuis, jasmin, camomille, citronnelle, fougère, thym ou romarin.

La verveine (*verbena*) et le mille-perthuis (*trescam*) sont les plus recherchés. Ce sont, dit-on, des remèdes souverains contre les maladies de la peau, et on raconte dans le Conflent qu'un lépreux est sûr de guérir s'il va se rouler, le matin de la saint Jean, dans un champ où poussent les plantes miraculeuses.

Pour être efficaces ces plantes doivent être humectées, au moment de la cueillette, de la rosée de la nuit.

La veille de la saint Jean, les jeunes filles déposent sur leur fenêtre un vase contenant de l'eau dans lequel elles versent un blanc d'œuf. Le dessin que forme le lendemain, avant l'aurore, la matière albumineuse dissoute dans l'eau donne des indications précises sur les qualités ou les défauts de leur amoureux (*jove*).

Quant aux bouquets qu'elles cueillent dans la campagne elles les placent en croix aux portes et aux fenêtres pour interdire aux mauvaises fées l'entrée de leur maison.

Voici comment on explique cette coutume :

Une jeune fille s'était, dit-on, éprise d'un beau montagnard qu'elle devait épouser. Le matin de la saint Jean elle alla cueillir la bonne aventure avec ses camarades, et, de retour chez elle, mit sur sa porte, comme

par hasard, deux bouquets de thym et de romarin formant une croix. Lorsque son fiancé vint la rejoindre, il n'osa rentrer dans la maison :

— Pourquoi donc restes-tu devant la porte, dit la jeune fille ?

— Je n'ose entrer.

— Mais pourtant.....

— J'ai peur de ce bouquet qui a la forme d'un aspic.

— Ce n'est pas un aspic, répliqua la belle, c'est une croix de thym et de romarin. Les mauvaises personnes seules ont peur d'une croix.

— Eh bien, oui, je vais te faire l'aveu cruel : ... je suis le démon qui venait chercher ton âme et qui serait arrivé à ses fins sans ce maudit bouquet.....

Et le montagnard disparut soudain.

Depuis ce jour-là, et en souvenir de cette victoire contre le mal, les jeunes filles ne manquent pas de placer un bouquet à leur porte le matin de la saint Jean.

On raconte que saint Jean se promène dans la campagne, la veille de sa fête, et donne à certaines plantes une vertu miraculeuse qui profite à ceux qui l'invoquent dévotement.

Il est bon de noter à ce sujet que la verveine ou herbe de saint Jean est une plante pour laquelle les druides professaient un culte particulier. Le souvenir du saint est donc étranger à la coutume que nous signalons.

Rapportons enfin la version d'après laquelle l'origine de la coutume se rattacherait à l'intrigue amoureuse d'une jeune fille du Vallespir. Celle-ci était éprise d'un jeune homme qui affectait à son égard la plus grande indifférence. Saint Jean lui indiqua dans un songe l'infailliable moyen de fléchir le dédaigneux garçon : cueillir un bouquet d'orpin et le planter sur la porte. Le procédé réussit parfaitement et la jeune fille s'assura l'amour du rebelle. L'orpin devint dès lors *l'herba de sant Joan*.

LES PROUESSES DE SAINT GUILLEM

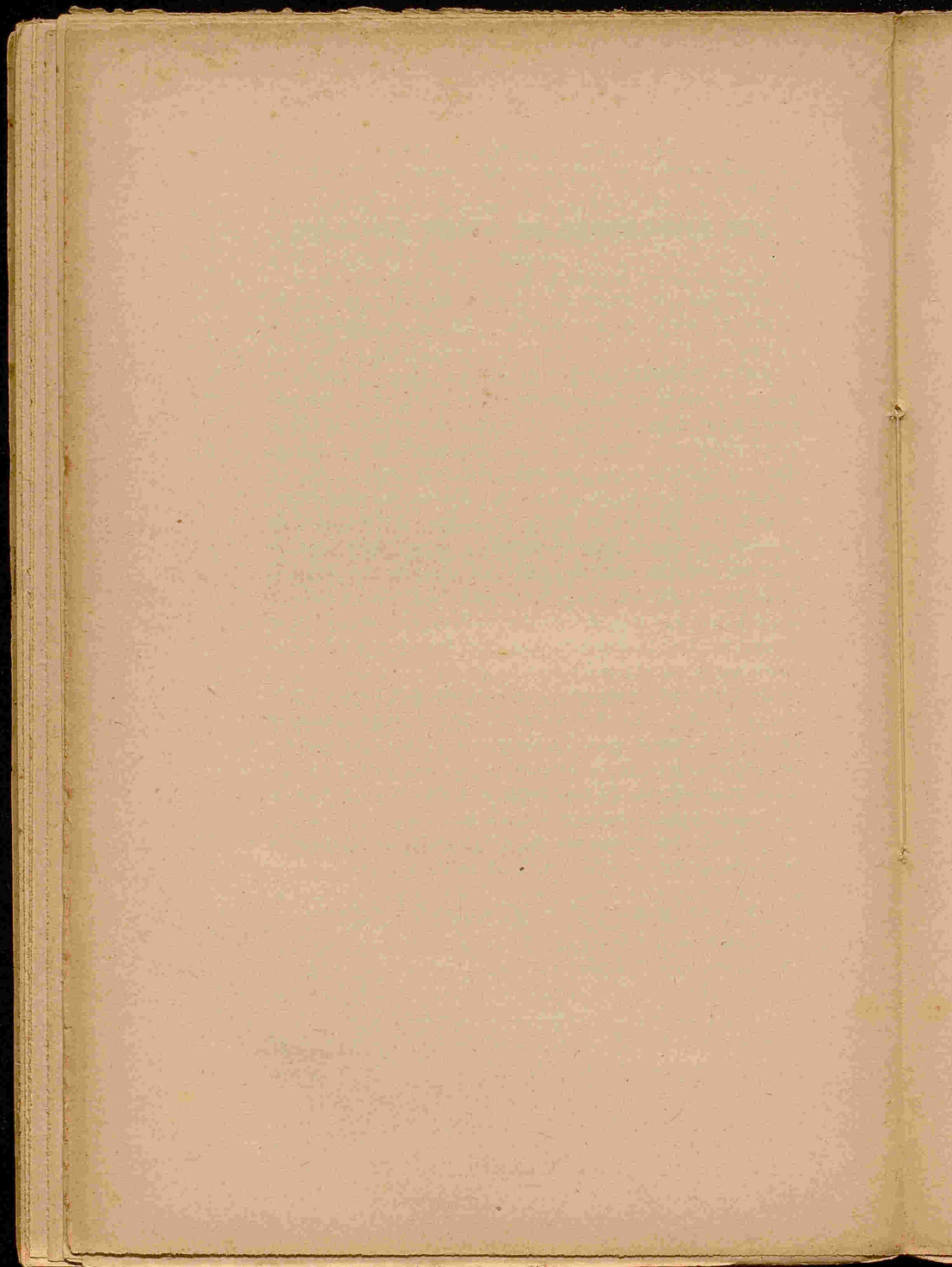
Saint Guillem n'eut pas besoin de reliques comme l'abbé Arnulphe pour venir à bout des maudites sorcières.

Il alla lui-même au-devant d'elles, dit-on, dans leurs repaires, sur le versant oriental du Canigou. A son approche les fées irritées provoquèrent un violent orage pour chasser l'audacieux qui bravait leur courroux. Mais, guidé par son ange, saint Guillem arriva à l'étang de Comalada, malgré les éclairs et les coups de tonnerre. Il se trouva devant la porte d'un palais infernal que gardait un dragon redoutable. D'un coup d'épée il tua le cerbère, pénétra dans le palais et dispersa les fées qui allèrent se réfugier dans les gorges de Carança et dans les gouffres de Cadi. Le saint triomphant construisit une chapelle dans la contrée : ce fut l'ermitage de saint Guillem de Combred (1).

Mais comme il manquait une cloche pour appeler les bergers à la prière et dissiper les nuages sombres, saint Guillem s'adressa aux forgerons de Velmanya qui demandèrent une forte rémunération. Le saint prit lui-même une poignée de fer fondu, le pétrit et l'arrondit de ses propres mains en forme de mitre.

La cloche existe encore et l'on y distingue toujours la trace des doigts de saint Guillem : allez-y-voir.

(1) Cet ermitage est situé au pied du pic de Tretzevents.



UNE ÂME INQUIÈTE (1)

Il était une fois un vaillant meunier blond comme le blé, bon comme le pain, vivant seul dans son moulin et qui n'entendait guère de ce monde que le clapotis de l'eau : au moins jouissait-il d'une très grande indépendance. La journée terminée il prenait son frugal repas et montait dans sa chambre, une pauvre chambre encombrée de sacs de farine et à laquelle conduisait une simple échelle en bois.

Il venait de se coucher un soir lorsqu'un bruit soudain de meule mise en mouvement le tira de son premier

(1) La croyance à l'immortalité de l'âme est très répandue en Roussillon et on y conte très souvent des histoires de morts qui manifestent leur présence invisible par des appels ou des actes matériels.

Dans la légende « la fée d'Enveitg » que l'on a lue plus haut il est question d'une fée qui, après sa mort, revient soigner et dorloter ses enfants.

On raconte encore qu'une brave femme était morte laissant quelques enfants. Son mari s'étant remarié, les enfants furent maltraités par la marâtre. La morte vint adresser de sévères remontrances à son mari et son intervention fit améliorer le sort des pauvres enfants.

Ces croyances ont inspiré pour les morts un culte très profond. On en jugera par la légende suivante : un marin du Barcarès eut l'audace d'aller pêcher le jour des morts. Les filets lancés dans la mer ployèrent au bout de quelques minutes et on eut grand peine à les tirer à terre.

— Oh ! la bonne pêche, criaient les matelots.

Horreur ! Les filets étaient remplis d'ossements humains qui, en s'entrechoquant, produisaient un bruit sinistre.

Et les pêcheurs allèrent se jeter aux pieds de la Sainte-Vierge.

La plupart du temps les âmes, — généralement des âmes du Purgatoire, — viennent rappeler à leurs parents qu'ils leurs doivent des messes : autant de messes, autant de coups frappés à la porte par une main invisible, et lorsque l'héritier ou le descendant promet de donner satisfaction le bruit cesse.

sommeil : il se mit sur son céans, retenant son haleine et constata qu'en effet la roue du moulin tournait comme en plein jour. Ce n'était pas tout : un bruit régulier de pas, amorti par la mince couche de farine répandue sur le sol, frappait son oreille ; quelqu'un montait et entraît dans l'appartement, puis tout bruit cessait.... Brrr ! Le meunier tremblant cacha sa tête sous les draps. Mais les mêmes pas résonnèrent de nouveau et le visiteur inconnu descendit.

Le meunier reprit courage ; se lever, fouiller dans tous les coins, scruter tous les refuges fut l'affaire d'un instant ; mais toutes les recherches furent vaines...

La nuit suivante, avant de se coucher, le meunier barricada toutes les portes, attacha solidement le tour de la meule et s'assura qu'il n'y avait personne au logis. Mais à minuit le tour se mit en mouvement, comme sous l'impulsion d'une force très vive, et des bruits de pas rompirent encore le silence de la nuit. Lentement mais lourdement les pas se rapprochèrent du meunier, dans la chambre, tout près de son lit.

La gorge serrée, n'osant respirer, le pauvre garçon se blottit contre la muraille et ne reprit son assurance qu'au moment où les pas se perdirent dans l'escalier.

Le même fait se reproduisit pendant trois, quatre, cinq fois jusqu'à ce qu'enfin le brave meunier résolut de tirer l'affaire au clair : il s'arma de courage et, une nuit, aussitôt que les pas se firent entendre, il alluma son lampion et sauta du lit : un coup de vent éteignit la lumière et plongea la chambre dans l'obscurité, puis le meunier entendit un profond soupir qui le glaça d'effroi et les pas s'éloignèrent.....

Notre homme devint aussi blanc que sa farine et ne put fermer l'œil jusqu'au chant du coq. C'était l'heure du lever et il descendit au moulin, l'esprit hanté par des fantômes, se méfiant de son ombre et de ses propres pas.

Il fallait pourtant essayer une seconde épreuve ; la

nuît venue, il alluma une lanterne hermétiquement close, et, dès qu'il entendit du bruit, se précipita dans l'embrasure de la porte : un oiseau blanc traversa d'un vol la chambre et disparut aussitôt.

Le meunier abasourdi alla raconter les détails de son aventure au curé du village qui lui recommanda de réciter un *pater noster*, lorsqu'il entendrait du bruit, et de questionner l'âme qui troublait son sommeil.

Et de fait le meunier tint compte de cette recommandation et, dès qu'il ouït le bruit des pas, s'écria :

— « *Anima de Deu, en bé o en mal, digas que vols.* »

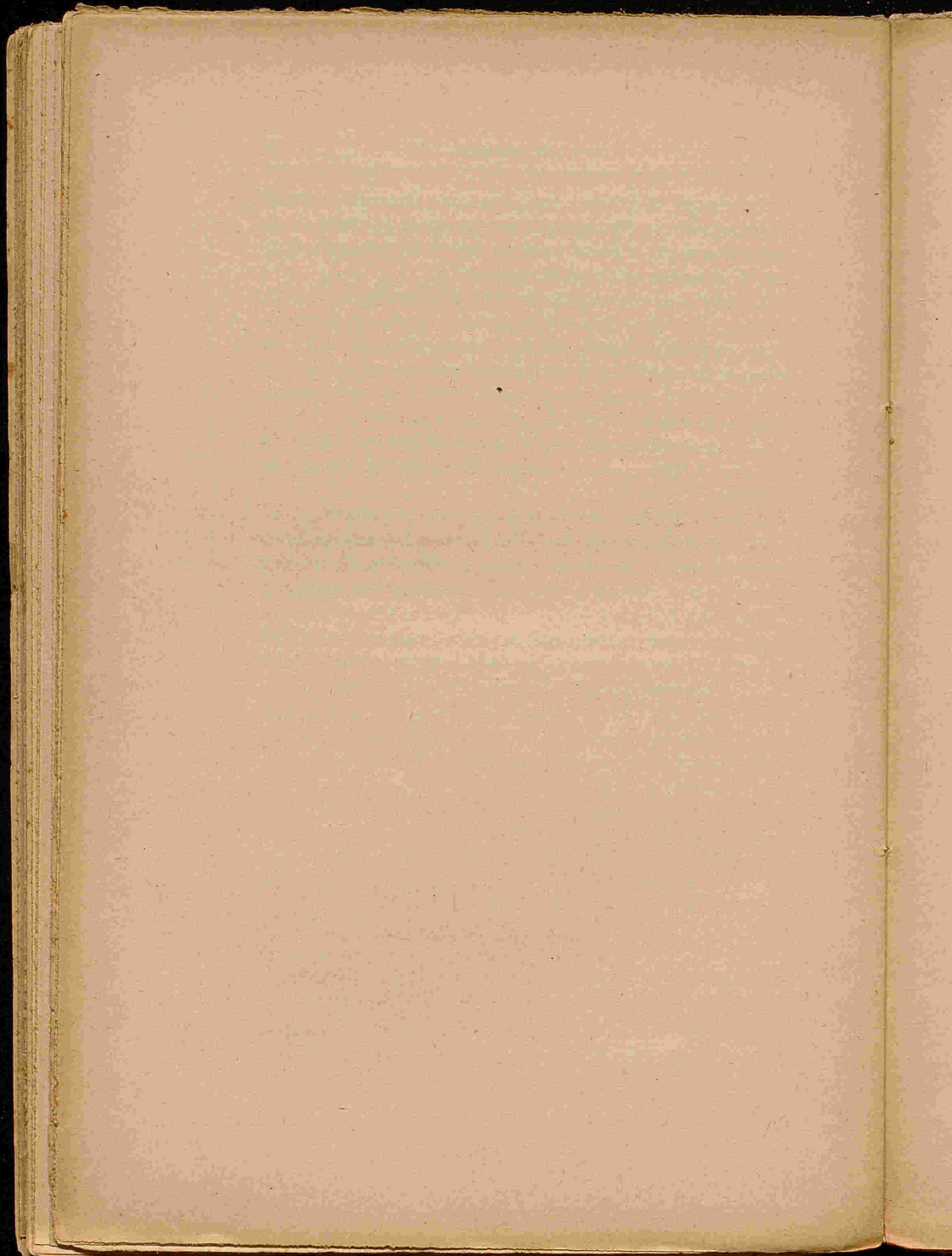
(Âme de Dieu, en bien ou en mal, dis-moi ce que tu veux.)

Il entendit alors une voix qui disait tristement :

— « Je suis ton père qui n'ai de repos à cause de dettes que j'ai contractées de mon vivant. Paye-les et fais-moi dire une messe pour le salut et le repos de mon âme. »

Et l'âme disparut.

Le meunier exécuta cet ordre et jamais, au grand jamais, il n'entendit plus le bruit de la meule, ni les pas, ni les soupirs qui l'effrayaient.



LE TRÉSOR DE VALBONNE

Si jamais laboureur jouit de la douce tranquillité des champs ce fut bien le brave Galdric, dont la mesure se trouvait dans le voisinage de l'abbaye de Valbonne. Chaque jour il allait féconder les terres de son maître, n'ayant d'autre souci que celui de tracer des sillons.

Or, un jour Galdric prenait son repas à l'ombre d'un gros chênelorsque passa une vieille femme qui s'appuyait en marchant sur un bâton de noisetier.

— *Eh ! santa dona !* cria le laboureur.

Et la bonne vieille s'étant arrêtée échangea avec son interlocuteur quelques paroles insignifiantes. Puis elle le quitta en lui disant :

Seras riquissim, tu, fill méu,

Si baixà la mara de Deu,

(Tu seras très riche, toi, mon enfant, quand la Vierge descendra).

— *Donchs, may ne seré,* (Je ne le serai donc jamais).

— *Ne seras si vols,* (Tu le seras si tu veux).

Et la vieille disparut, tandis que Galdric éclatait de rire.

Resté seul et livré à ses propres pensées, le laboureur, naturellement crédule, se dit qu'il n'était pas impossible après tout que la prédiction se réalisât : *riquissim !* Ce doux mot résonnait bien à son oreille ; il hanta son esprit et lui fit oublier ses chansons.

Le soir venu, il fit ses confidences à sa femme qui, radieuse, lui conseilla d'aller se jeter aux pieds de la Vierge de Valbonne.

Et le laboureur alla réciter des prières, dans la chapelle, devant la statue de la Vierge, ne s'interrompant que pour prononcer cette formule :

— *Baixi, mare de Deu, baixi,* (Descendez, ô mère de Dieu, descendez).

Mais la Vierge était impassible sur son piédestal.

Galdric se retirait alors, tout en conservant un espoir sans bornes : « Le moment du miracle n'est pas encore arrivé, pensait-il ; attendons. »

Un beau jour pourtant, voyant que ses prières ne produisaient aucun effet, il alla au-devant des événements, prit la statue dans ses bras et la déposa plus loin. Il eut la maladresse de renverser le socle et, se baissant pour en ramasser les débris, aperçut sur le sol une dalle usée qui semblait boucher un orifice.

Il eut vite fait de desceller la pierre et de passer la main dans l'ouverture béante : ses doigts touchèrent une peau rugueuse d'un assez gros volume et il retira doucement le paquet.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction, en dépliant la peau de découvrir un monceau de pièces d'or qui tintaient gaiement ! Il y plongea avidement les mains et, pendant une heure, resta comme hypnotisé devant le trésor.

Il était donc *riquissim*, et c'est ainsi que se réalisait la prédiction de la bonne vieille probablement envoyée par le ciel.

Lorsqu'il eut rapidement bourré ses poches et rempli ses goussets, il se leva pour rejoindre sa femme et lui annoncer l'heureuse nouvelle. Mais la peau de veau qu'il emportait semblait glisser comme une couleuvre de ses mains ; plus il la serrait dans ses doigts et plus elle s'agitait ; il voulut la jeter loin de lui, mais il ne put lâcher prise. Et comme mue par une force irrésistible, la peau traversa l'espace, traînant de force le laboureur à travers champs.

Galdric marcha longtemps ainsi vers l'horizon sans bornes, sans pouvoir abandonner la peau et sans pouvoir s'arrêter. Après plusieurs journées de marche, il arriva jusqu'à l'enfer où sa cupidité fut punie.

~~~~~

## LE PONT DE CÉRET

---

Vous avez toujours cru que les hommes avaient construit ce pont de Céret vraiment remarquable, jeté comme un large ruban en forme d'accent circonflexe sur les deux rives du Tech ? Douce illusion. Quels ouvriers assez audacieux auraient pu se jouer ainsi des lois de l'équilibre et braver à ce point les éléments furieux ?

L'homme est trop faible. Le démon (1) seul est capable de faire une construction pareille, disent les vieux Cérétans.

C'était du temps où les Maures volaient, saccageaient ou brûlaient tout ce qui leur tombait sous la main dans le Roussillon. Pour comble de malheur l'impétuosité du Tech avait renversé et emporté le vieux pont déjà vermoulu qui mettait Céret en communication avec le reste du département ; les piliers seuls étaient debout, tristes épaves du naufrage.

Or, les Cérétans aimaient l'excellent vin d'Oms et des coteaux de Saint-Ferréol, qui fait oublier la fatigue et provoque la gaieté ; et la disparition subite du pont les mettait dans l'impossibilité de transporter sur leurs ânes le fumier nécessaire à leurs terres et de rentrer la vendange dans les caves.

On ne voyait plus passer les gais laboureurs du Barry qui, le matin, se rendaient dans les vignes en fredonnant *Lo Pardal* ; on n'entendait plus tinter les cloches des mulets à travers les rues ; on n'apercevait plus au crépuscule les couples amoureux qui allaient s'accouder sur

(1) Au moyen âge le démon est considéré comme un créateur en face du créateur : « Ce n'est plus, dit Michelet, un esprit furtif, un voleur de nuit qui se glisse dans les ténèbres ; c'est l'intrépide adversaire, l'audacieux singe de Dieu, qui, sous son soleil, en plein jour, contrefait sa création. »

le parapet du pont pour confier au torrent la joie de leur cœur.

Les consuls et les citoyens chargés de l'administration de la cité se préoccupèrent de cet état de choses : ils discutèrent longuement, bavardèrent beaucoup sans arriver à une solution pratique.

Un jour, ils se promenaient tous ensemble le long de la rivière pour choisir un endroit favorable où ils pourraient, à peu de frais, construire une passerelle, lorsqu'ils rencontrèrent un vieux bonhomme tout ridé, portant la baratine rouge, des espadrilles à tresses bleues et, autour des reins, une large ceinture de laine : il avait tout l'air d'un montagnard de Prats-de-Molló ou de Saint-Laurent-de-Cerdans.

— « Que faites-vous là ? interpella le vieillard. Vous me paraissez bien embarrassés. Ne cherchez-vous pas le moyen d'établir un pont ? Je ne suis qu'un malheureux berger des montagnes de Costa-Bona ; mais, si vous voulez, je ferai en une seule nuit, un pont merveilleux qui coûterait à des ouvriers ordinaires beaucoup de temps et d'argent, quelle que fût leur habileté. »

— « Camarade, répondit *Guillat*, le perruquier du village (on l'appelait ainsi parce qu'il était aussi fin qu'un renard), comment avez-vous pu deviner notre but et pourquoi nous faire de telles propositions ? Êtes-vous Dieu ou Diable. »

« Si vous êtes Dieu, nous acceptons avec reconnaissance, parce que vous ne pouvez exiger de nous aucune mauvaise action en échange de vos services. Mais, si vous êtes le diable, que voulez-vous de nous ? »

— « Je ne serai pas exigeant ; quand le pont sera terminé, vous me donnerez la première âme qui passera dessus. »

Les Cérétans se refusèrent tout d'abord à conclure un tel pacte : ils se défiaient du montagnard qui lançait des regards étranges et avait un air mystérieux.



— *Es mala cosa*, dit l'un d'eux à l'oreille de son voisin.

Mais *Guillat*, le perruquier malin, cligna de l'œil à tous ses camarades, les rassura du geste et les invita au silence.

— Nous acceptons votre proposition, Satan, car vous êtes sans nul doute le dieu des enfers. Construisez le pont et demain nous vous donnerons ce que vous demandez.

— C'est entendu, répondit le vieux paysan, riant sous cape.

Et l'on se sépara.

Le vieillard disparut, tandis que les Cérétans pressaient le perruquier de questions, lui reprochant une imprudence qui pourrait coûter la vie à quelqu'un de leurs parents ou amis.

— Soyez tranquilles, répondit *Guillat*, j'ai mon idée de derrière la tête.

On alla donc porter la bonne nouvelle dans le village. Le lendemain matin, tous les habitants de Céret étaient sur pied, ceux du Barry et ceux du château, voire même ceux du quartier du Cimetière et de la *Font dels Nou Raigs* : tout le monde se dirigea vers les rives du Tech.

Et on entendit bientôt d'immenses clameurs, comme le hosanna retentissant d'un peuple victorieux ; les Cérétans ne pouvaient en croire leurs yeux : sur les deux rives du Tech reposait un pont magnifique, à une seule arche, qui semblait soutenu dans les airs par une main mystérieuse. Jamais on n'avait vu une œuvre architecturale aussi belle. Les maçons admiraient l'habileté, l'adresse et la hardiesse du constructeur inconnu.

Mais chacun voulait passer le premier sur le pont et on se disputait cet honneur.

*Guillat* se tenait à l'entrée du pont pour en empêcher l'accès : il portait un sac suspendu à son épaule droite et

dans lequel s'agitait et miaulait un gros chat (1). Le perruquier recommanda bien à ceux qui l'entouraient de crier à tue-tête au signal donné : il ouvrit donc le sac et au moment où le chat s'élançait dans l'espace, des cris stridents retentirent. L'animal à demi-étouffé, le poil hérissé, fut effrayé par ces clameurs et s'enfuit à travers le pont.

Au même moment le ciel fut déchiré par des éclairs éblouissants et par de formidables coups de tonnerre ; les Cérétans firent le signe de la croix, tandis qu'un démon effrayant, muni de cornes rouges et d'une queue velue, sortait d'un nuage de fumée exhalant une fétide odeur de soufre.

— *Es mala cosa !* s'écrièrent les Cérétans.

Le démon furieux prit le chat et le lança dans l'espace.

Le pauvre animal retomba sur ses pattes sans se faire grand mal : tout étourdi, tout éclopé, il continua sa course folle jusqu'au Boulou.

Il poussait des miaulements tels qu'on le prit pour une incarnation de Satan et qu'on le tua.

Le démon, humilié d'avoir été la dupe de *Guillat*, ne pouvant détruire un ouvrage que Dieu voulait conserver, prit une grosse pierre du parapet et l'emporta.

On a dit-on retrouvé cette pierre sur le territoire de Saint-Laurent-de-Cerdans (c'est la *pedra dreta*). En vain la remplaça-t-on : chaque fois le démon l'emportait, et il fallut se décider à la sceller au parapet.

Quant au pont lui-même il brave toujours la tramontane et fait l'admiration des touristes (2).

(1) D'après une variante c'est un « traginer » (colporteur) qui fut chargé de donner satisfaction au diable. Il poussa devant lui, sur le pont, non pas un chat, mais un âne.

(2) D'après une variante, le diable avait promis de livrer le pont avant le chant du coq. Un malin s'avisa de contrarier ses projets : au moment où la dernière pierre allait être placée, il prit un chaudron plein d'eau, courut au poulailler et arrosa le coq..... qui chanta, au grand désespoir du diable. Ainsi fut joué le roi des enfers qui disparut subitement.

## SAINT VINCENT DE COLLIOURE

---

Chaque année a lieu, à Collioure, dans la soirée du 16 août, une cérémonie très originale qui a pour origine la très ancienne tradition de saint Vincent. Ce saint aurait été martyrisé au III<sup>e</sup> siècle (1) sur un îlot situé à peu de distance du rivage et où se trouve une petite chapelle : il fut, dit-on, solidement garotté, horriblement frappé, puis brûlé vif.

Les pêcheurs de Collioure prirent naturellement comme patron le courageux martyr et, chaque année, ils lui rendent hommage en promenant sur mer avec un curieux cérémonial ses reliques conservées dans la petite chapelle.

Cette cérémonie remonte à l'année 1701. Ce fut en effet le 16 août 1701 que, pour la première fois, on porta dans l'îlot les reliques de saint Vincent avec celles de sainte Maxime et de sainte Libérate. Ces reliques auraient été rapportées de Rome en 1700 par l'abbé Prats, d'Argelès-sur-Mer (les anciennes auraient été en effet emportées à Concavillon par le gouverneur de Collioure en 1642).

La fête qui a lieu de nos jours est donc un anniversaire de cette journée.

Elle est très pittoresque et rappelle les fêtes vénitiennes des fiançailles du doge.

Au milieu de la foule qui envahit la plage on fait brûler un tonneau enduit de poix (souvenir du bûcher sur lequel expira saint Vincent).

La lune blâfarde, les feux de bengale, les lumières du port, les lanternes vénitiennes multicolores suspendues aux antennes des barques produisent un aspect vraiment féérique ; les montagnes voisines forment un

(1) Les savants contestent que saint Vincent soit mort à Collioure.



magnifique décor, dominées par le fort Saint-Elme, qui ressemble à un château féodal dont la silhouette se détache comme un fantôme.

Bientôt surgit dans la mer une grande bannière blanche ; elle annonce la barque qui porte les reliques. Partie de l'ilot, l'embarcation s'est dirigée vers la haute mer précédant la procession des barques ; elle revient maintenant dans le port pour atterrir.

La voilà qui paraît aux acclamations des spectateurs groupés sur le rivage, hissés sur les barques, postés en grappes serrées aux fenêtres ou sur les toits des maisons du port.

Un dialogue s'établit aussitôt entre le prêtre qui amène les reliques et le syndic des pêcheurs qui le reçoit :

— *Ola ! de la barca, qui es aquí ?*

— *Sant Vicens glorios.*

— *D'hont vé la barca ?*

— *De Sant Vicens de l'illa.*

— *Que porta la barca ?*

— *Sant Vicens, santa Maxima y santa Lliberata.*

— *Los de la barca, ja seu declarats ?*

— *Si, tots los passatgers estem arreglats.*

— *Donchs, que demaneu ?*

— *Una bona entrada.*

— *Al nom de Deu, vaji la barca !*

(— *Hola de la barque ! Quelle est cette barque ?*

— C'est la barque de saint Vincent, répond le patron.

— *D'où vient la barque ?*

— Elle vient de Saint-Vincent de l'île.

— *Qu'apporte-t-elle ?*

— Elle apporte les reliques de saint Vincent, sainte Maxime et sainte Libérate.

— *Y a-t-il des passagers et sont-ils en règle ?*

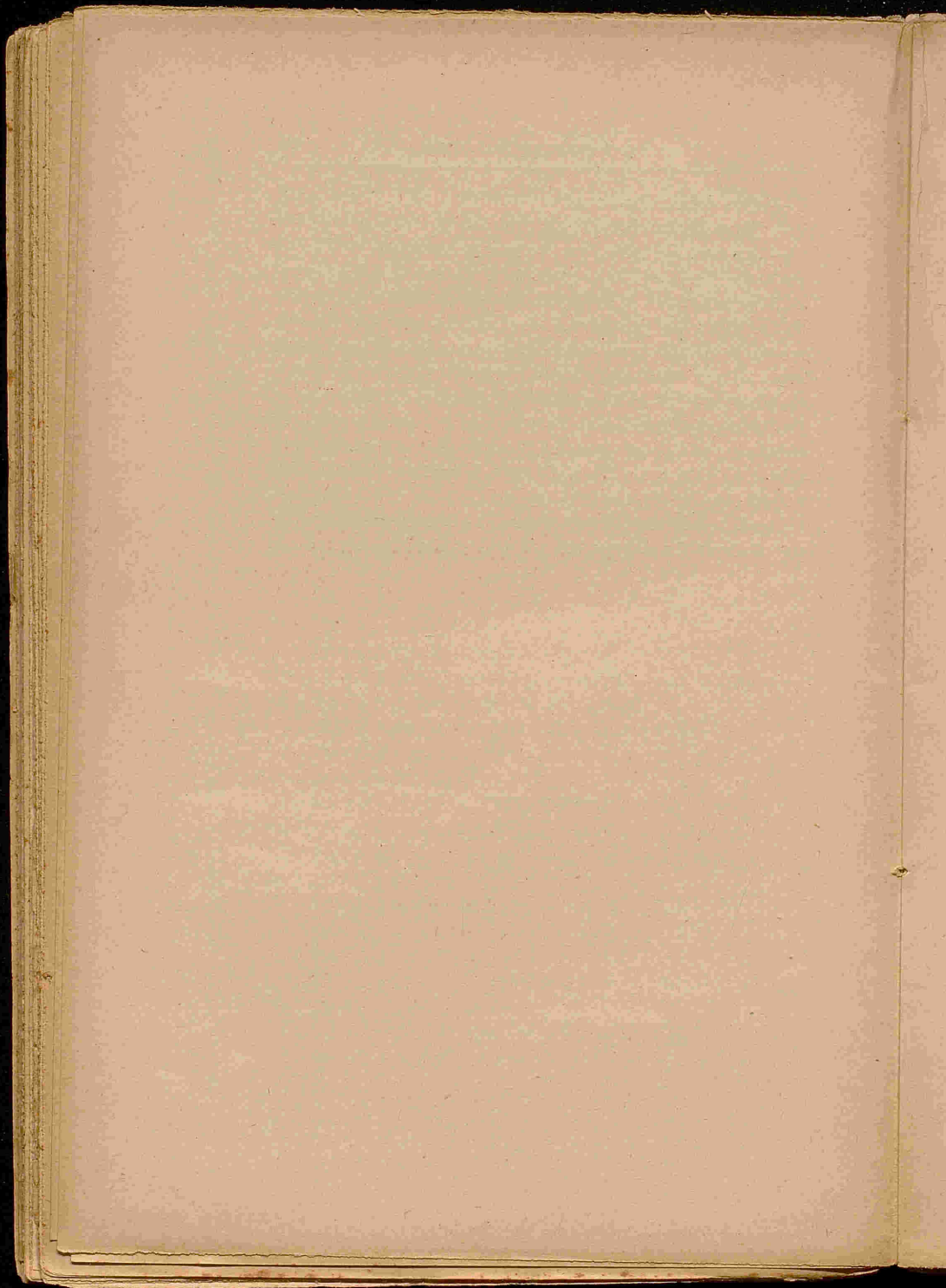
— Oui, il y a des passagers et ils sont en règle.

- Que demandez-vous ?
- Nous demandons bonne entrée.
- Au nom de Dieu, que la barque rentre.)

En un clin d'œil la barque est tirée sur la plage, portant les prêtres et les reliques, par des marins vigoureux qu'escortent des porteurs de torches. Et ce n'est pas un spectacle banal que cette barque vacillante courant à toute vitesse vers l'église, précédée des pêcheurs vêtus de blanc, coiffés d'un mouchoir blanc et ceints de la *facha* rouge, tandis qu'autour d'elle s'empressent les curieux venus de tous les points du département et criant en chœur : « *Sant Vicens beneit ? Sant Vicens beneit !* »

La résurrection des mystères qui faisaient la joie des populations du moyen âge n'est pas plus intéressante.

---





## LE ROCHER DU FRÈRE CAPUCIN

Dans ses *Recorts d'un excursionista*, Bosch de la Trinxeria parle d'un roc que l'on aperçoit à deux kilomètres de la route reliant Prats-de-Mollo à la Preste : l'éloignement donne au touriste l'illusion d'un frère encapuchonné qui serait agenouillé sur la crête de la montagne et absorbé par la lecture d'un bréviaire ; la silhouette du religieux se détache nettement à l'horizon, et on remarque avec étonnement les justes proportions de son corps, qui semble avoir été ciselé par un habile sculpteur.

C'est pourtant une œuvre de la nature, car plus on approche et mieux on distingue l'indécision des formes ; on croyait voir une statue parfaite et ce n'est même pas l'ébauche d'un apprenti ; c'est tout simplement un amas de pierres granitiques. Ces pierres, à qui le hasard semble avoir donné une forme humaine, ont pourtant leur légende :

Frère Miquel faisait partie du couvent de Sainte-Marguerite (1), où se réfugiaient au moment de la rafale les voyageurs perdus dans la montagne. Un soir il se munit de victuailles, de vin généreux et se mit en route vers le Coral à travers les sentiers couverts de neige : il faisait un temps affreux ; un vent glacial lui fouettait la figure lorsqu'il crut entendre soudain des cris désespérés. Guidé par le son de la voie inconnue il fit d'actives recherches dans le ravin et découvrit deux êtres à demi ensevelis sous les neiges : une adorable jeune fille et son vieux père.

Frère Miquel les sauva de leur périlleuse position, leur offrit des vivres et les accompagna au couvent. Mais comme la jeune fille marchait avec beaucoup de difficulté, il la porta courageusement sur ses épaules jusqu'à destination.

Les pauvres voyageurs trouvèrent au couvent bonne table, bon feu et bon gîte, en attendant de reprendre

(1) Le couvent de Sainte-Marguerite est situé au col d'Aras, qui sépare le territoire de Campredon du Vallespir.

leur route à travers la montagne. Mais la belle jeune fille produisit une profonde impression sur l'hôte généreux. Et comme les premières passions sont toujours les plus violentes, frère Miquel fut en proie au plus ardent amour : en vain lutta-t-il contre lui-même et se soumit-il aux plus dures mortifications, en vain pria-t-il Dieu de lui rendre la tranquillité, le démon semblait attiser sa flamme et rendre plus vivante à sa mémoire l'image de la séduisante inconnue.

Le malheureux résolut de fuir la présence de la jeune fille et quitta le couvent pendant la nuit, se dirigeant vers Prats. Mais l'orage éclata dans la montagne et le frère tout tremblant marcha dans les ténèbres, tandis que le tonnerre grondait. Les éclairs illuminaient des apparitions fantastiques.

Vaincu par les éléments, le religieux tomba, et autour de son corps, accoururent les démons qui venaient s'emparer de son âme. Mais l'ange gardien vint sauver frère Miquel :

— « Agenouille-toi, lui dit-il, car ton péché est grave. Tu resteras en prières jusqu'au jugement dernier. »

Et voilà pourquoi on voit encore le frère agenouillé sur la crête de la montagne. Les gens du pays prétendent même que, pendant l'orage, le pauvre frère pousse des cris lamentables :

« *Pardoneu me, Deu meu !... Prou, prou.... Ay ! desgraciat de mi !* »

(Pardonnez-moi, mon Dieu ! Assez, assez..... Ah ! malheureux que je suis ! )

Et en entendant ces plaintes les bergers s'enfuient en faisant le signe de la croix.



## LE MENDIANT

---

Elle est partout répandue la légende de Jésus déguisé en mendiant, frappant à la porte du premier venu et châtiant ou récompensant un hôte, suivant qu'il a été mal ou bien accueilli par lui.

Jacinto Verdaguer raconte qu'à Barbazan, dans la Catalogne, un mendiant arriva pendant une nuit d'orage et, allant de porte en porte, chercha un gîte pour passer la nuit à l'abri du vent et de la pluie; partout on le repoussait et il commençait à croire qu'il ne trouverait pas une seule âme compatissante, lorsque, frappant à la dernière porte du village, il fut reçu par deux braves paysans qui le firent manger et lui préparèrent un bon feu.

Le mendiant n'était autre que Jésus. Il détruisit le village peu hospitalier, respectant la seule maison où il avait reçu bon accueil. Un lac occupe aujourd'hui la place du village de Barbazan (réminiscence de la triste aventure de Sodome et Gomorrhe).

On raconte en Roussillon beaucoup de légendes de ce genre. En voici une que nous avons recueillie de la bouche d'un pauvre paysan et que nous tenons à reproduire telle qu'elle a été dite, mais préalablement élaguée des fioritures et des détails prolixes dont nos conteurs catalans se plaisent à orner leurs récits.

*Un dia, un pobret s'en anava per la companya, y cercava à s'arremir del mal temps. Camina que caminaras... camina que caminaras... arrivà à n'un poble, y, tot vergonyos, picà à n'una casa qu'era d'un home rich.*

*La mestressa era una dona dolenta, y l'haguès fet entornar, à n'el pobret, si'l seu home, mes pietadós,*



*no l'haguès deixat descansar sobre d'un poch de palla, à n'un recantó de sota l'escala, amb els gossets.*

*Aixís es que à la mestressa, de nit, li va venir un gros mal de ventre ; y se tingué d'anar à cercar lo metge mes entès de la vila ; mentres que la cuydaren, lo seu home se'n anà cap al pobret y'l feu apropar del foch, y li va dir lo mal qué tenia la seua dona.*

*Lo pobret picà desseguit tres cops de peu al sol, tot dihent :*

*« Mal de ventre veste'n en terra, que nostre Senyor ho mana. »*

*Y tant bon punt, la malalta se trobà curada.*

*Llavors, l'amo de la casa se postrà als peus del pobret, que era Nostre Senyor, ell mateix, y li dava sentides gracies per aqueix miracle ; mes Nostre Senyor lo feu aixecar, y li va dir que la seua dona vejès aixís com s'ha de tenir pietat dels desdixats qui demanen la caritat (1).*

Un pauvre hère s'en allait un jour à travers la campagne cherchant un refuge contre le mauvais temps. Il marchait, il marchait toujours, lorsqu'il arriva dans un village : tout honteux il frappa à la porte d'une maison riche.

La maîtresse du logis était une méchante ménagère ; elle aurait renvoyé le pauvre homme sans l'intervention du mari qui, plus compatissant, le fit coucher sur un tas de paille, sous l'escalier, dans le chenil.

Mais la maîtresse fut prise pendant la nuit de violentes douleurs au ventre et on fut obligé d'aller chercher le meilleur médecin du village ; tandis qu'on la soignait, son mari alla s'enquérir du mendiant, le fit approcher du feu et lui fit part de la maladie de sa femme.

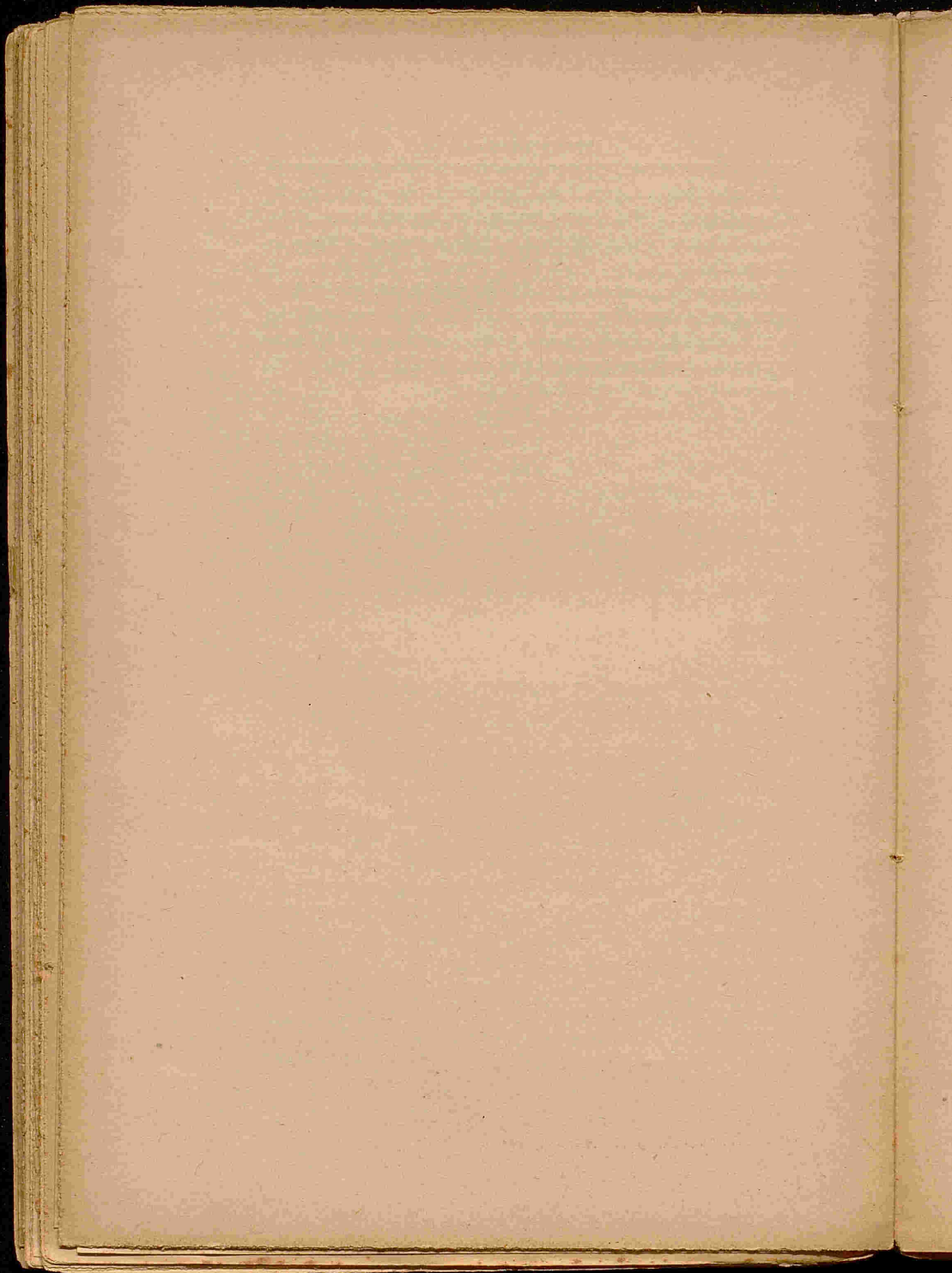
(1) Ce morceau de littérature catalane est d'une simplicité et d'une naïveté charmantes. On y remarquera les expressions fines et gracieuses, les diminutifs caressants, les tournures pittoresques qui constituent la beauté de notre dialecte.

~~~~~

Le mendiant frappa alors trois coups de pied sur le sol en disant : « Mal de ventre va-t-en dans la terre, c'est Notre-Seigneur qui l'ordonne. » Tout aussitôt la malade fut guérie.

L'hôte se prosterna aux pieds du mendiant, qui n'était autre que Notre-Seigneur en personne, et le remercia de ce miracle. Mais Notre-Seigneur le releva et lui dit que ce miracle devait apprendre à sa femme d'avoir pitié des pauvres gens qui demandent la charité.)

~~~~~





---

LA VIGNE

---

Savez-vous comment est née la vigne ? Pau Bertran y Bros l'a raconté en vers catalans dans l'*Illustracio Catalana* (1884). Le voici :

Veus aqui, donchs, que 'l dimoni  
Al bon Jesus escomet  
Diu : — ara va la valenta  
Per veure qui podrà més.  
Fusteret, fem una planta  
Qui millor la sabrà fer ? —

Bon Jesus, sense respondre,  
Somriu y fa nexa 'l cep  
Ab sa verda sarmentada  
Que s' enfilà cap al cel  
Regalant de rahims dolsos  
Qu'es un gotx de bé de Deu.

Lo dimoni diu : — Jo ara ! —  
Treu tantes forses com té,  
Mira 'l cep y se 'l remirà  
Y, al fi, li surt l'esbarzer.  
Bon Jesus gayrebé reya,  
Y ell futx que no s'ha vist més.

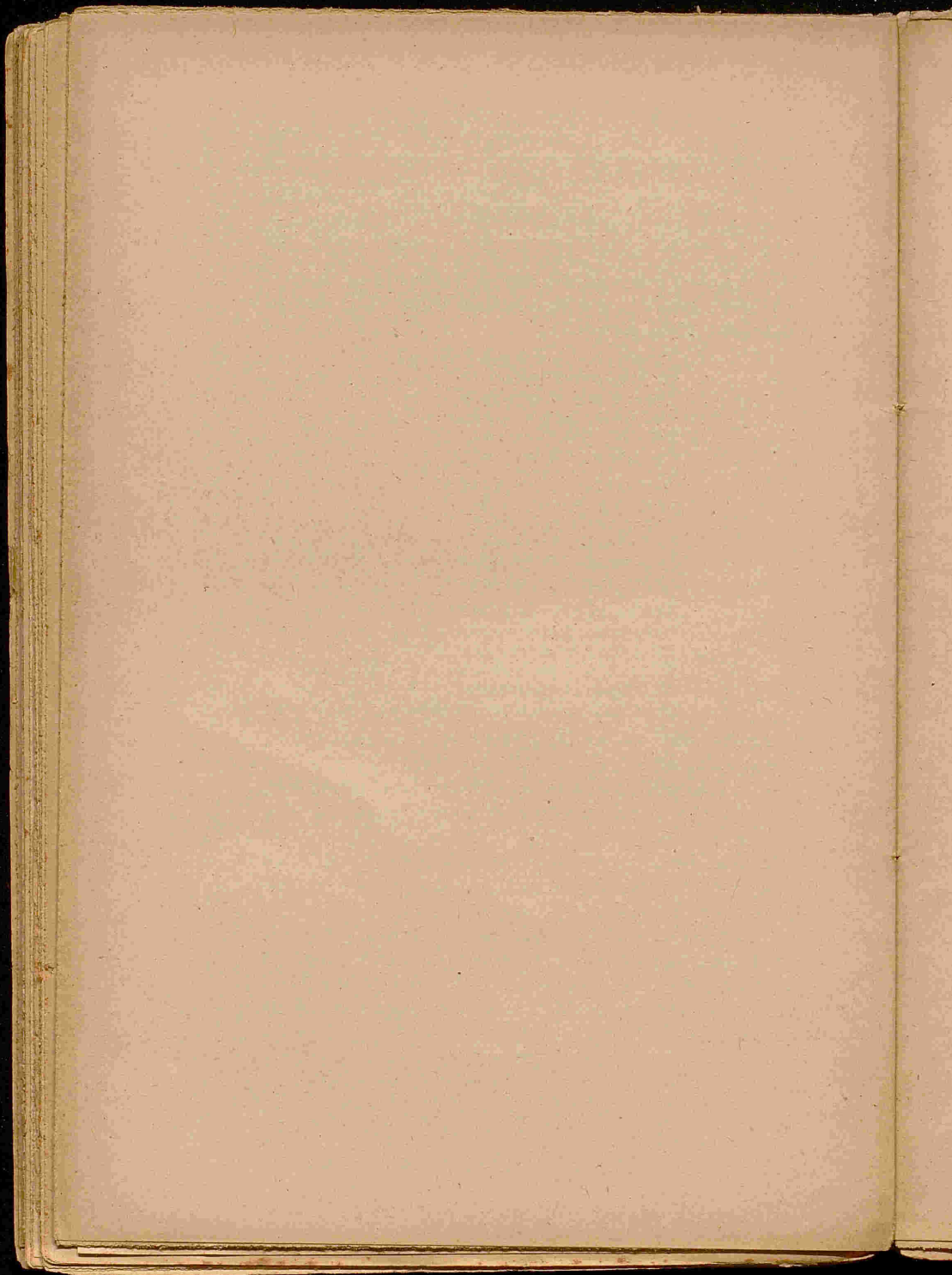
*Traduction* : (— Le démon provoqua un jour le bon Jésus et lui dit :

« Je veux voir quelle est ta valeur ; petit menuisier, faisons une plante chacun pour savoir qui la fera mieux. »

Le bon Jésus sourit sans répondre et fit naître un cep avec sa verte végétation qui grimpait vers le ciel, produisant des raisins délicieux.

Le démon dit : « C'est mon tour. » Il déploya toutes ses forces, regarda le cep, le contempla attentivement et finit par créer... un pied de ronce. Le bon Jésus faillit éclater de rire et le démon prit la fuite. On ne l'a jamais plus revu.)

---



## LE BASILIC ET LA MENTHE

Hérode le Grand, roi de Judée, avait résolu de faire périr tous les enfants pour être bien sûr de perdre le bon Jésus. Épouvantée, la Vierge s'enfuit à travers champs, serrant dans ses bras l'Enfant qui devait changer la face du monde. Dans une prairie, Marie aperçut un laboureur jetant à pleines mains autour de lui la semence qui bientôt se transformerait en blonds épis.

— « Laboureur, bon laboureur, lui dit-elle, va chercher ta famille pour couper ton blé et faire des gerbes »

Le laboureur esquissa un sourire moqueur et haussa les épaules :

— « Vous voulez rire, répliqua-t-il, ne voyez-vous pas que je sème mon grain ! »

— « N'importe, obéis, hâte-toi ! »

Ces paroles furent dites sur un ton si persuasif que le bon laboureur courut chercher sa famille. A son retour il cria au miracle : les blés étaient mûrs.

Il s'empressa alors de faucher la récolte ; se cachant sous les gerbes avec son enfant, la Vierge lui recommanda de se taire et de ne pas la trahir.

Les tiges de blé n'étant pas assez longues, on apercevait encore un pan de son manteau : mais les branches des sauges et basilics qui l'entouraient se penchèrent, s'entrelacèrent et formèrent un faisceau qui abrita et protégea Marie.

A quelques pas de là se trouvait un buisson de menthe.

Tout à coup on entend le galop d'un cheval : c'est Hérode qui arrive suivi de guerriers à mine rébarbative ; il interpelle le laboureur pour lui demander s'il n'a pas vu passer une jeune femme portant dans ses bras un enfant.



— « Seigneur, dit le paysan, j'ai bien aperçu une femme, mais c'était au moment des semailles.

— « S'il en est ainsi, répond Hérode furieux, elle doit être bien loin en ce moment, puisque ta moisson est achevée. Je cours à sa poursuite. »

Une oreille plus attentive que celle d'Hérode aurait pu entendre un murmure qui s'élevait d'un buisson voisin.

— *Sota la garbereta, sota la garbereta !* criait la Menthe.

Un geai qui volait aux alentours répétait :

— *Sota la garberota, sota la garberota !*

Par bonheur ces cris dénonciateurs ne furent pas entendus et la Vierge fut sauvée.

Mais la pauvre mère du bon Jésus invectiva durement la plante et l'oiseau qui avaient voulu la perdre :

*Tu ets menta y mentirás*

*Floriras y no granaras,*

dit-elle en s'adressant à la menthe (tu es menthe et tu mentiras toujours, tu fleuriras, mais tu n'auras pas de graines.)

Le geai fut lui aussi maudit :

*Gaitx ets y gaitx seras*

*Per tan que menjis, no engreixaras.*

(Tu es geai et tu resteras geai ; pour tant que tu manges, tu n'engraisseras jamais.)

Puis s'adressant au basilic la Vierge lui manifesta sa reconnaissance :

*Enfalque, Deu te salvia*

*Floriras y granaras.*

(Basilic, Dieu te sauve, tu fleuriras et tu auras des graines.)

Et depuis lors le basilic est la plante favorite des belles Catalanes qui en accrochent des bouquets à leur corsage.

## LÉGENDES DIVERSES

---

### LES JOURS DE LA VIEILLE

---

Il était une fois une vieille femme, si vieille qu'elle ignorait elle-même son âge, et que la Mort semblait l'avoir oubliée. Elle avait porté sur ses épaules tant et tant de fagots de bois à travers la montagne, qu'elle s'était voûtée ; le temps avait creusé de profonds sillons sur ses joues bronzées et flasques.

Elle conduisait elle-même au pâturage son troupeau de brebis (deux cents têtes environ, y compris les petits agneaux.) On la voyait passer lentement, appuyée sur son bâton noueux, le regard vague et pensif, obstinément fixé sur la terre : et les gamins moqueurs et irrespectueux imitaient sa démarche pénible.

Elle supportait encore assez bien les intempéries : on s'étonnait même de la voir résister au vent qui fouettait son corps osseux et faisait perler des larmes aux coins de ses yeux. Elle avait dû posséder une vigueur peu commune, la pauvre vieille !

En hiver cependant elle était obligée de rester au coin du feu, et son troupeau sortait rarement. Le nez surmonté de lunettes rouillées, elle tricotait, non point pour se rendre utile à ses enfants, puisqu'elle n'en avait pas, mais par simple habitude du travail.

Et la bonne vieille pensait à ses tendres brebis, à leurs agneaux si mignons, qu'elle aimait tant et qui constituaient son seul bonheur, sa seule fortune. Son horizon avait pour terme la bergerie.

Ah ! que les pauvres petites bêtes devaient souffrir de

froid, malgré leur duvet de laine ! Le vent mugissait au dehors, ébranlait les vitres de la masure, faisait grincer la porte sur ses gonds et tressaillir les toiles d'araignées qui tapissaient la bergerie.

Blotties les unes contre les autres, les pauvres brebis répondaient par de timides et plaintifs bêlements aux beuglements de l'orage : « Quand donc arrivera le printemps ? pensait la vieille. Quand pourrai-je conduire mon troupeau dans la campagne verdoyante ? »

Décembre et janvier neigeux passèrent lentement comme vieillards à barbe blanche. Février et mars parurent plus lents encore. La pauvre femme comptait les jours sur les arbres de la route et la route lui paraissait sans fin.

Tricote bonne vieille, avril viendra à son heure.

Un matin pourtant, l'hirondelle joyeuse vint battre son aile contre les vitres de la masure, et la vieille salua d'un sourire l'avant-coureur du printemps ; les arbres se couvrirent bientôt de feuilles. Avril arrivait donc à pas de géant : dans un jour il serait là. *Avril gentil !*

La vieille femme se redressa soudain et brandit son aiguille à tricoter : ne pouvant maîtriser sa colère longtemps contenue, elle apostropha violemment le mois de Mars qui l'avait fait tant languir et tant souffrir :

Mars, marsel,  
Som salvat cent ovelles,  
Amb cent anyells.  
Mars, marsot,  
Besa më lou coul  
Que'l cap no'n pots...

(Mars, j'ai sauvé cent brebis et cent agneaux. Mars, embrasse-moi le cu, car tu ne peux atteindre mon visage).

Mars vexé de propos si offensants résolut de tirer de l'insolente une éclatante vengeance. Il s'adressa à son jeune frère, avant d'expirer, et lui dit :



Abril gentil !  
Deixe-me'n un  
Deixe-me'n dos  
Deixe-me'n tres  
Y oun que'm reste faran quatre  
Que'ls anyells de la vella  
Farem pernatatre !

(Avril gentil, prête-moi un jour, prête-m'en deux, prête-m'en trois, j'en aurai quatre avec celui qui me reste ; nous ferons ainsi périr les agneaux de la vieille.)

Avril complaisant accéda au désir de Mars et les deux frères ligués contre la vieille femme provoquèrent des orages subits, des vents froids et humides, des changements soudains de température, qui décimèrent le troupeau maudit. Une seule brebis se sauva : elle était si galeuse et si pelée que la vieille la cacha, l'abrita sous ses jupons...

Tricote donc encore, bonne vieille, puisque tu n'as plus ton troupeau ! Mais la pauvre bergère ne put supporter un tel désastre : elle s'endormit un jour, pour ne plus se réveiller, après avoir perdu la seule brebis qui lui restait... (1)

(1). A. — Cette légende semble vouloir prouver qu'il est vain de vouloir se révolter contre les éléments et qu'il faut les subir avec résignation ; les cris et les outrages de la bonne vieille n'eurent pour résultat que d'exciter la colère de celui auquel ils étaient adressés.

B. — Jaubert de Réart, qui fait allusion à cette légende dans le premier Bulletin de la *Société philomatique* (1834), la commente comme suit : « N'est-ce pas, dit-il, l'imagination brillante des Orientaux, organisant la nature entière, prêtant un corps, une âme à chacun des mois dont les influences leur donnaient la vie dans la succession continuelle des années ? N'est-ce pas un souvenir des anciens mois réglé sur les révolutions de la lune ? N'est-ce pas cette vieille année lunaire, la primitive, fixée à l'équinoxe du printemps sous les traits de cette vieille *Perenna*, dont les Romains faisaient la fête à cette époque ? »

Serait-il téméraire de reconnaître dans l'emprunt de la vieille un débris du souvenir de cette intercalation, placée primitivement par les mages à la fin de chaque mois, de ces jours *épagomènes*, mis aussi à la suite de l'année lunaire, pour l'assujettir à l'année solaire vraie ; jours qui avertissaient que

Depuis cette époque, disent les paysans, les orages, qui semblent dissipés vers la fin de mars, reviennent avec plus de violence pendant les derniers jours de ce mois et pendant les premiers jours du mois d'avril.

Ces journées de mauvais temps, époque de transition entre l'hiver et le printemps sont appelés, conformément à la légende : *los dias de la vella* ou *los dias manllabats* (les jours de la vieille ou les jours empruntés).

le soleil était à la fin de sa révolution. C'est peut-être encore l'intercalation mystique opérée à la fin de certains mois par le premier des Césars, qui mit enfin par là un frein à l'arbitraire des pontifes sur l'ordre du calendrier, réforme adoptée plus tard par tous les peuples dépendant de l'empire romain. Ce sont enfin les jours néfastes, les *dies atri*, les jours noirs des Romains, qui les tenaient des Grecs, et ceux-ci des Egyptiens, croyance très répandue et indestructible..... »

## LA BELLE SAURIMONDE

---

Lorsque la nature se réveille à la vie, on voit des théories d'amoureux déambuler le dimanche vers la tour de Castel-Rossello, attirés par la douce solitude et par ce je ne sais quoi ..... poétique qui règne dans cette contrée pittoresque.

Ils passent indifférents et sceptiques près de cette vieille tour à l'ombre de laquelle des chevaliers farouches fourbissaient jadis leurs armes, et qui n'abrite plus aujourd'hui que des troupeaux paisibles et des bergers inoffensifs.

Qu'importe le passé à Paul et Virginie, puisque leurs seules pensées sont consacrées à l'avenir, à leur bonheur de demain ?

Les vieilles murailles de Castel-Rossello intéresseraient pourtant Paul et Virginie si elles pouvaient raconter ce que leur confia le passé et qui constitue la légende de la belle Saurimonde.



Raimond de Castel-Rossello avait pour femme la belle Saurimonde qui avait de nombreux admirateurs dans toute la province. La châtelaine inspira de l'amour à un page qui faisait partie de sa « laquenée », Guillems de Cabestanh.

Guillems était un troubadour provençal dont les vers fort bien tournés étaient chantés dans beaucoup de manoirs. Il considérait comme un honneur de servir une belle châtelaine, mais l'amour dicta à sa muse des vers enflammés que Saurimonde reçut un beau matin dans un bouquet de fleurs.

A faint circular library stamp is visible in the bottom right corner of the page, partially overlapping the text.



Depuis le jour où je vous vis  
 Je ne sais d'autre Paradis  
 Que votre corps blanc comme lys,  
 D'où seul me viennent joie et peine.  
 Si je pouvais aller vers vous  
 Je voudrais vivre à vos genoux,  
 Louant sans fin vos yeux si doux.  
 Dont la puissance est souveraine (1).

Guillems attira par ce moyen l'attention de Saurimonde qui, d'abord indifférente, se prit progressivement d'estime et d'admiration, puis d'amour pour le troubade.

Cet amour fut pour Guillems une source de chansons passionnées dont les murs du château retentissaient souvent. Mais, pour éviter les soupçons d'un mari méchant, hautain et cruel autant que jaloux, il célébrait Saurimonde sous le nom de Lycoris :

Si les yeux de ma Lycoris  
 Sont d'un bleu tel, c'est qu'ils ont pris  
 La splendeur de leur coloris  
 A tes flots, Méditerranée !  
 Et si tout espoir me vient d'eux  
 C'est qu'ils sont purs et radieux  
 Comme deux étoiles des cieux  
 Par qui j'ai l'âme illuminée.

Aux yeux d'un mari jaloux, l'artifice ne pouvait avoir de valeur et Raimond devina bientôt que sous le nom de Lycoris, Guillems désignait Saurimonde. Un jour, à la chasse, Raimond prit Guillems à l'écart, et lui appuya sur la poitrine la pointe d'un poignard en lui ordonnant d'avouer sa passion. Mais le troubadour protesta, affirmant qu'il respectait Saurimonde, et qu'il chantait dans

(1) Ces vers et ceux qui suivent sont dus à notre excellent ami, Clément Lanquine, rédacteur en chef de *l'Art et l'Action*.

Ils constituent la traduction des vers mêmes du troubadour Guillems de Cabestanh que l'on trouvera dans le recueil de Renouard.

M. Lanquine a conservé l'antique simplicité, la forme archaïque du poète catalan.

ses vers la sœur de cette dernière, la brune Agnès. Ainsi fut momentanément calmé le courroux de Raimond.

Cependant Guillems tenait à rassurer Saurimonde en lui expliquant la feinte que les circonstances l'avaient forcé d'inventer :

Pour calmer les soupçons jaloux  
D'un maître aux sauvages courroux,  
J'ai feint pour une autre que vous  
Un amour que mon cœur repousse.  
Saurimonde, je blasphémiais !  
Et c'est à vous qu'à tout jamais  
Très humblement, je me soumets,  
A vous, ma toute belle et douce.

Vous êtes ma vie et mon dieu,  
Je n'ose pourtant d'autre vœu  
Que de vous voir me plaindre un peu  
Pour tant d'angoisse, ô chère aimée !  
Mais, las ! c'est pour un dieu cruel  
Que mon amour dresse l'autel,  
Et la porte de votre ciel  
Me demeure toujours fermée.

Malheureusement ces vers tombèrent entre les mains de Raimond et confirmèrent ses soupçons. Le chevalier, transporté de colère, résolut de se venger et rechercha les moyens les plus cruels, les plus barbares pour rendre cette vengeance plus éclatante. Tuer les deux amoureux était trop simple : il fallait des raffinements de cruauté à cette double mort.

Il commença par enfermer sa femme dans la tour et ordonna de la garder sévèrement. Puis il attira le poète amoureux loin du château, le tua par trahison et lui arracha le cœur.

Lui-même fit rôtir le cœur de son rival, lui-même présida à la préparation de ce mets peu commun. Prenant place ensuite, au moment du repas, à côté de Saurimonde, il ordonna de servir le plat mystérieux, en loua la saveur, fit semblant d'en manger lui-même. « C'est le cœur d'une gazelle, dit-il, que j'ai chassée avec

Guillems », et il en offrit à sa femme qui, dans son ignorance, le trouva délicieux.

Raimond savoura longuement sa vengeance : ses yeux lançaient des éclairs de joie.

Lorsque l'échanson eut versé le dernier verre de vin, Raimond se retira un instant et apparut quelques secondes après brandissant la tête d'un homme.

— Voici la tête, dit-il, de qui vous avez mangé le cœur.

Pâle et chancelante, Saurimonde recula épouvantée, tandis que son mari lui montrait les vers révélateurs qu'elle avait perdus et lui racontait avec une joie féroce les moindres détails de sa vengeance.

— Est-il bon le cœur de ton troubadour ?

— Excellent, répliqua Saurimonde, essayant de supporter la raillerie ; il était si bon et si savoureux que jamais aucun mets ni aucun liquide n'en enlèvera le goût de ma bouche.

Raimond exaspéré prit son épée et poursuivit sa femme. Mais Saurimonde se précipita du haut du balcon et mourut à l'endroit même où chaque jour Guillems venait chanter l'amour au crépuscule... (1)

Le roi d'Aragon, Alphonse II, punit de mort le mari barbare et ordonna d'ensevelir les deux amants malheureux dans un même tombeau devant la porte de l'église Saint-Jean à Perpignan.

A Salon, où habitaient les parents de Guillems de Cabestanh, on éleva au malheureux troubadour un monument funèbre portant l'inscription suivante : « Les guerres et les épidémies peuplent moins les tombeaux que les mauvaises passions ».

(1) D'après une autre version, Saurimonde se précipita dans un lac qui s'étendait sous son balcon et fut entraînée par les fées des eaux dans un palais enchanté.



## LES RUINES DE PARACOLS <sup>(1)</sup>

Au temps où les troubadours chantaient les exploits des vaillants chevaliers bardés de fer et les amours des nobles châtelaines, les habitants de Molitg étaient sous la domination des seigneurs de Paracols.

Sur un pic presque inaccessible, au pied duquel la Castellane serpente en murmurant, s'élevait une forteresse dont le donjon bravait le ciel, véritable nid d'aigles où s'abritaient les seigneurs de Paracols ; et les cliquetis d'armes, les sons des cors et des olifants, qui sans cesse résonnaient là-haut, faisaient frémir les pauvres habitants de la montagne.

La fière demeure féodale n'est plus aujourd'hui qu'une ruine ; de temps en temps les touristes vont contempler ces vieilles murailles mystérieuses, cette tour démantelée qui renferment un monde de souvenirs et qui rappellent un passé peut-être glorieux.

Les plantes sauvages croissent sur le col que foulèrent de vaillants chevaliers et de nobles châtelaines ; les hiboux remplissent de leurs appels gutturaux des lieux où résonnèrent jadis des cris de guerre et de douleur.

Pendant les belles nuits d'été, lorsque la lune projette sur la vallée l'ombre gigantesque du pic et que les ruines sombres du château se détachent sur le ciel clair en découpures nettes et précises comme des ombres chinoises, les gens du pays croient apercevoir un blanc fantôme qui erre sur les rochers escarpés. La vision

(1) On raconte dans la vallée de Castellar que le château de Paracols fut fondé par un peuple très ancien sur un espace de terrain délimité par des lanières qu'on avait découpées dans la peau d'un bœuf.

C'est précisément la légende phénicienne attachée à la naissance de Carthage.

passe, lente et mystérieuse, les bras levés, comme pour  
 lancer l'anathème sur la vieille ruine. Et le soir, au  
 milieu des enfants, qui, bouche béante, tendent une  
 oreille attentive, les vieilles femmes expliquent à voix  
 basse cette apparition nocturne.



Les gens du pays virent arriver, un jour, une femme très distinguée accompagnée d'une charmante fillette : c'étaient, disait-on, des descendants des rois de Grenade. La mère, Guillelma, était entourée de la plus grande considération, d'un respect religieux même, car elle fit quelques prédictions dont la réalisation frappa l'esprit naïf et superstitieux des paysans, et on l'appela la « devineresse ».

Au retour d'une chasse, le baron Guillem-Bernard de Paracols rencontra la fille de Guillelma et sa beauté le séduisit ; les cheveux flottant au gré des vents et couronnés de fleurs, la jeune fille gardait une chèvre tout en fredonnant un air monotone dans un dialecte étrange. Guillem descendit de cheval, lui déclara son admiration et plaça dans ses cheveux blonds une fleur sauvage. Quelque temps après, il l'épousa secrètement et lui donna un enfant. Mais il ne tarda pas à oublier ses serments d'amour et de fidélité ; et la jeune épouse délaissée mourut accablée par la douleur. Dès lors, les paysans virent Guillelma toujours triste et silencieuse, entourant de soins le jeune enfant que nourrissait sa chèvre, puis un beau jour la grand'mère et l'enfant disparurent. . . . .

Un matin du mois d'avril les paysans étaient en liesse, ils avaient revêtu leurs plus beaux habits de fête : le baron Guillem Bernard de Paracols épousait Aldoncia, fille du baron de Domanova. La cour d'honneur du château était tapissée de guirlandes de buis et jonchée de

fleurs : pendant toute la journée on festoya gaiement et on dansa des *balls* aux sons des cornemuses et des flageolets.

Enfin la nuit arriva : suivant l'usage du pays, le plus proche parent de la mariée dansa avec elle, l'enleva dans un saut et la plaça sur son épaule pour l'emporter dans la chambre nuptiale, tandis que les femmes accouraient avec de l'eau, du vin et des gâteaux d'anis.

La jeune épouse était à peine remise entre les mains de ses suivantes, qu'une vieille femme en deuil se dressa devant elle.

Le seigneur de Paracols livide s'élança aussitôt pour protéger la jeune mariée, mais il fut vivement interpellé : « Arrière, Guillem-Bernard ! » lui dit l'inconnue. Et se tournant vers l'épouse tremblante elle ajouta : « Que faut-il penser, Madame, d'un chevalier qui viole sa foi ? Seigneur de Paracols, je vous rends ce qui vous appartient : votre fils, votre héritier légitime, l'enfant de ma fille adorée ! » Et, en disant ces mots, elle présenta à l'époux interdit un bel enfant endormi qu'elle avait dissimulé sous les plis de son manteau. Levant alors sa main vers le christ, elle prononça des paroles de malédiction à l'adresse du jeune seigneur, lui prédit l'anéantissement de sa race et disparut, au milieu de la consternation générale.....

Les années succédèrent aux années et Aldoncia eut deux beaux enfants, Bernard et Sibilla, qui étaient sa joie et son orgueil.

Le souvenir de l'anathème de la vieille femme ne laissait pas de poursuivre le baron de Paracols : l'existence de son premier enfant le préoccupait et le tourmentait comme un affreux cauchemar.

Un jour le château de Paracols fut assiégé par des brigands espagnols. Le baron Guillem, payant de sa personne, faisait lui-même le tour des remparts, lorsqu'il entendit un bruit de voix dans l'ombre, et, à quelques mots perçus par hasard, il comprit qu'il était trahi



et fit arrêter aussitôt le soldat qui complotait avec l'ennemi.

Mais le traître opposa un silence obstiné à toutes les questions, même devant les menaces de la torture. On se disposa donc à le déshabiller pour le flageller, lorsqu'on constata avec stupeur que c'était une femme. C'était Guillelma, la « devineresse ». Exaspérée d'être reconnue, elle invectiva le seigneur de Paracols.

— « Frappe, bourreau, je me ris de tes coups, voilà bien des années que je vis sous ton toit, m'abaissant au rôle de servante, épiant l'heure de ma vengeance. Et aujourd'hui, revêtue de ces habits de soldat, j'ai pu m'approcher de l'ennemi pour te livrer toi et les tiens. Ta race va s'éteindre. Ton fils Bernard mourra demain, car je l'ai empoisonné ! »

Devant une telle provocation, le baron de Paracols bondit de colère, l'épée à la main, mais un sourd ricanelement arrêta son bras et il ordonna de fouetter la vieille mégère. Guillelma supporta sans faiblesse les douloureux coups de lanière.

— « Guillem de Paracols, tu ne reverras jamais plus ton fils aîné, l'enfant de ma fille adorée, celui qui devait perpétuer ta race. Il est vaillant, celui-là, car il a dans les veines du sang royal.

— « Dis-moi donc où il est, cria Guillem, dis-le ou je te tue.

— « Ah ! je me venge, maudit chevalier. Entends ce tumulte, félon : c'est l'ennemi qui arrive. Il brûlera ton château et tu périras sous ses coups. »

Le baron fit enfermer aussitôt Guillelma dans un tonneau intérieurement garni de clous et de tessons de verre et la fit précipiter par dessus le rempart (1).

(1) On raconte que saint Ferréol, patron de Céret, fut lui aussi enfermé dans un tonneau hérissé de clous et précipité dans un ravin. Mais c'était une mortification qu'il s'infligeait lui-même parce qu'il avait été chef de voleurs, — *capita de gran valia*, — avant d'être saint.

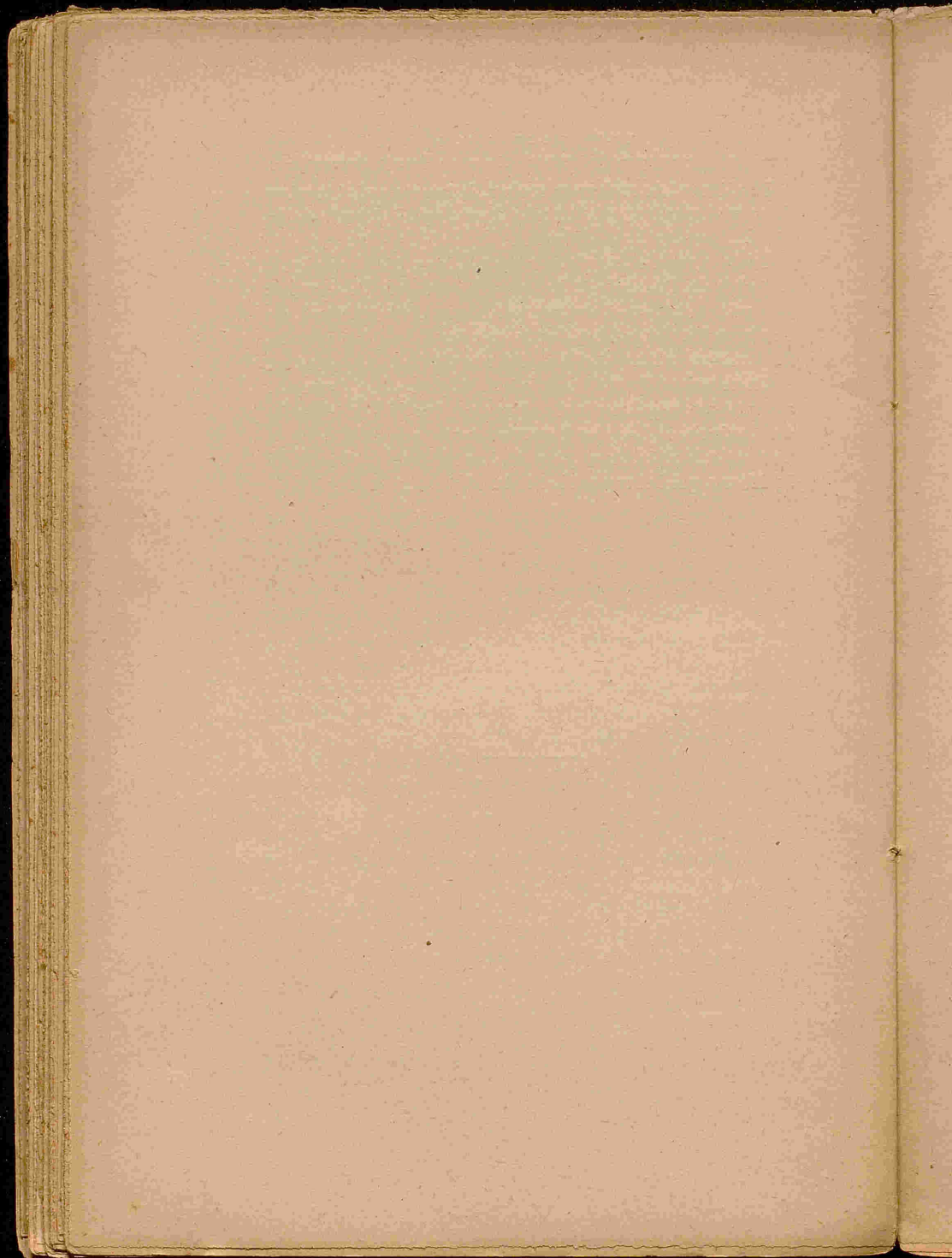
---

Bondissant de rocher en rocher, le tonneau vint tomber dans un gouffre qui fut dès lors appelé *Gorch de la Mossa* (gouffre de la servante).

Selon la prédiction de Guillelma, une flèche atteignit le baron de Paracols et le blessa mortellement. Son fils mourut au milieu d'atroces souffrances. Le château, en partie brûlé, fut pillé et ravagé par les Espagnols : seules la baronne de Paracols et sa fille survécurent au désastre.

Quant au petit-fils de Guillelma, Raymond de Paracols, après avoir longtemps vécu au monastère de Saint-Martin du Canigou, il finit ses jours dans une chaumière de la vallée de Molitg, tout près de Paracols et du *Gorch de la Mossa* qui lui rappelaient de si tristes souvenirs.

---





## MUNUZA ET LAMPÉGIE

---

L'aventure chevaleresque du chef arabe Munuza remonte à l'époque où les Arabes, maîtres du Roussillon, se disposaient à envahir la Septimanie.

Munuza commandait une armée dans les Pyrénées lorsqu'il épousa Lampégie, fille d'Eudes, le duc d'Aquitaine, avec lequel il conclut une trêve (730). Lampégie était d'une rare beauté, et le poëte a pu la comparer à l'étoile du matin (*estella de l'alba*).

Munuza jouissait du bonheur et de la paix lorsqu'il reçut de l'émir d'Espagne, Abd-Errahman, l'ordre de reprendre les hostilités contre les chrétiens. Il répondit que la trêve avait été signée, et que ce serait une forfaiture de la violer. Mais les instances de l'émir furent telles que Munuza se vit forcé d'obéir, non sans avertir le duc Eudes, son beau-père, de prendre ses précautions.

L'émir ne tarda pas à connaître sa trahison, et, furieux, envoya contre lui des troupes commandées par le chef Gelthi ben Zegan.

Le cheik infidèle fut surpris dans Livia et sommé de rendre les armes : il préféra se défendre vaillamment jusqu'au bout plutôt que de céder. Cependant, comme la famine menaçait de le réduire, il s'échappa pour se réfugier auprès de son beau-père. Les Arabes, apprenant sa fuite, se mirent à sa poursuite ; ils ne l'auraient pas rejoint s'il n'avait pris la ferme résolution de ne pas abandonner la douce Lampégie.

En vain sa femme l'implorait et le suppliait de fuir tout seul.

— Sauve-toi, lui disait-elle, je saurai mourir sans toi.

— Lampégie, la vie m'abandonnera avant que je ne t'abandonne, répondait Munuza.

Et ils s'arrêtèrent, épuisés de fatigue, auprès de la fontaine de Planès.

Quelques instants après arrivaient les soldats de Gethi.

Trahi par ses serviteurs, Munuza resta seul devant ses adversaires. Mais il songea moins à se défendre lui-même qu'à garantir sa femme et à lui éviter les coups de cimeterre et de poignard. Il tomba pourtant accablé par le nombre : sa tête fut triomphalement portée à l'émir et son corps enseveli près de la fontaine.

Quant à Lampégie, elle fut transportée à Damas et offerte au calife comme un riche présent.

## LA PRÉDICTION DU CORBEAU

Pourquoi désigne-t-on sous le nom de « rocher du corbeau » un rocher qui domine le *coll de la Guilla* (col du renard) dans la vallée de Prats ? Le corbeau est un oiseau sinistre, et il faut qu'il ait laissé dans ces parages de tristes souvenirs.

Ces souvenirs remontent à l'invasion des Arabes, qui provoqua l'émigration des chrétiens dans la montagne.

Près des sources du Tech s'était réfugiée une famille de gens laborieux : le père et la mère cultivaient la terre ; Guiselda leur fille, à peine âgée de quinze ans, allait garder les chèvres dans la montagne. Comme elle était très jolie, les bergers la recherchèrent. Et peu à peu elle devint coquette.

Guiselda se mirait un jour dans l'eau claire d'une fontaine, garnissant sa chevelure d'une couronne de pampre et son cou d'un collier de verdure, lorsqu'elle entendit une voix qui l'appelait. Elle se retourna croyant peut-être apercevoir le prince charmant qu'elle rêvait, mais elle ne vit qu'un corbeau haut perché sur un pic.

— « Guiselda ! Guiselda ! » semblait crier l'oiseau.

Si les bêtes avaient le don de la parole, pensa la jeune fille, je croirais bien que ce corbeau m'appelle. Mais il n'aurait pas une voix aussi mélodieuse.

Comme elle s'approchait pourtant, le corbeau lui tint ce propos :

— « Belle Guiselda, ne sois pas étonnée d'entendre ma voix, tu sauras plus tard qui je suis. Tu seras un jour la femme d'un prince d'Orient. Je te vois reine, je te vois puissante, trônant dans un magnifique palais.

Et le noir corbeau s'envola en croassant et avec un bruissement d'ailes qui glaça d'effroi la jeune fille confondue.....

Quelque temps après on annonçait l'arrivée des



Arabes. Devant ces dévastateurs fuyaient les bergers et leurs troupeaux. Guiselda prit aussi la fuite avec ses parents, mais ne put résister aux fatigues de la marche ; exténuée, à bout de forces, elle s'affaissa devant une grotte et se recommanda à la Vierge ; tout à coup se fit entendre le bruit du galop d'un cheval : c'était un beau cavalier qui arrivait, bientôt suivi des terribles guerriers maures.

Le chef de la troupe mit pied à terre en apercevant Guiselda, lui offrit à boire et la ranima. Mais, vaincu par ses charmes, il l'emporta sur sa croupe en l'entourant des mille prévenances qu'un amoureux prodigue à sa belle.

Et la prédiction du corbeau se réalisa : aimée du chef maure, Guiselda fut conduite à Jaffa et devint la reine du harem. Elle eut pourtant à subir de dures épreuves et elle aurait bien donné sa royauté et ses bijoux pour revoir le Vallespir et sa chèvre Zilda.

La Vierge du Coral eut pourtant pitié d'elle et lui donna les moyens d'échapper au Sultan et de revenir dans le beau Roussillon.

Les vieux parents de la bergère disparue ne reconnurent plus Guiselda tant la douleur avait fait des ravages sur sa figure jadis si douce. Ce n'était plus, hélas, la belle paysanne que les bergers admiraient !

Elle revit pourtant avec un bonheur ineffable ses vieux parents, sa chèvre Zilda, les montagnes et les fleurs. Elle semblait peu à peu renaître à la vie lorsqu'elle entendit un jour une voix qui la fit tressaillir :

— Guiselda ! Guiselda !

La pâle Guiselda aperçut alors le maudit corbeau qui jadis lui avait fait une si funeste prédiction. Elle poussa un cri de terreur et tomba à genoux pour implorer la Vierge du Coral. A cette évocation le corbeau disparut bruyamment, tandis que Guiselda rendait le dernier soupir. Et on vit, paraît-il, des anges emporter l'âme de la malheureuse fille.....

## LES EXPLOITS DE ROLAND

Dans nos montagnes pyrénéennes, on a gardé de Roland, neveu de Charlemagne, un souvenir plein d'admiration.

Son nom subsiste comme le symbole de la résistance acharnée que les montagnards chrétiens opposèrent aux Maures.

Dans la vallée de Riuferrer, près d'Arles, on montre encore le *palet* de Roland et l'auge du cheval de ce héros (*abeurador del cavall*). On montre sur le territoire de Montner, au lieu dit *clot de la llosa* deux autres *palets* de Roland : ce sont deux belles roches en granit oblongues, placées l'une à côté de l'autre, mesurant chacune sept mètres de long et cinq mètres de large environ. On a détruit sur le territoire de Montner une énorme pierre connue sous le nom de *pedra llarga*, *mastra de Roland* ou *pedra detre* attribuée à Roland. Près Notre-Dame-del-Castell, sur un pic élevé, on voit les ruines de l'antique forteresse d'Ultrera où Roland s'arrêta, dit-on, avant son entrée en Espagne. Les pas du célèbre paladin sont incrustés sur un rocher ; on remarque non loin de là une large entaille qu'il fit dans le roc avec sa Durandal.

La tradition attribue d'ailleurs à Roland une force gigantesque (1). Don Quichotte disait déjà : « Ce bâtard de Roland m'a roué de coups avec le tronc d'un chêne, d'envie et de rage de ce que je lui dispute seul la gloire d'être le plus vaillant. »

(1) On parle des exploits de Roland dans toutes les Pyrénées. On lui attribue la gloire d'avoir ouvert, dans les montagnes de la Soule, le port de Larraun qui conduit en Espagne et d'avoir fendu le Marboré. Près Bagnères, à Astugne, il aurait fait jaillir une source ; sur les rives de la Nive et des Gaves on montre sur le roc les marques du sabot de sa monture.

Ce nouveau Samson ne pouvait être blessé que sous la plante des pieds : aussi prenait-il la précaution de porter des souliers à sextuple semelle de fer. Un tronc d'arbre était un jouet pour lui. Lorsqu'il en prenait la peine il mettait sous son bras une des nombreuses tours qui couronnaient les Albères et s'en servait pour jouer au bouchon (il n'en respecta que quelques-unes, entr'autres les tours de Madeloch et de la Massane).

En s'amusant un jour au *palet* il troua le pic Neulus et en fit jaillir une source délicieuse, *la Reyna de las fonts*.

Lors de l'invasion des Maures, le brave Roland lutta contre les impies avec un gros bâton de fer de trois mètres de hauteur et en massacra des bandes innombrables.

Un jour Roland (après ses déboires d'amour avec la belle Angélique, reine de Cathay) lança son bâton dans les airs, du haut de la tour de Cabrenç, où il exécutait des moulinets, en disant :

*Aquí hont lo meu pal caurà  
Massanet de Cabrenç se dirà.*

(L'endroit où tombera mon bâton s'appelera Massanet de Cabrenç).

On peut voir en effet aujourd'hui à Massanet (village situé sur le versant espagnol des Pyrénées) un bâton de trois mètres de haut et en forme de cône allongé, planté sur la place publique et cloué dans le trou d'une roue de moulin. Il est surmonté d'un anneau où l'on suspend des lanternes les jours de danse : c'est le « pal » de Roland.

A Massanet on montre encore une énorme fente pratiquée dans le mur de l'église ; c'est Roland qui en fut l'auteur. L lançant un jour un coup de poing à un camarade, il le manqua et ébrécha la muraille.





Roland eut une meilleure occasion de se servir de son pal fâmeux. Oyez plutôt.

Il se promenait un jour dans la montagne lorsqu'il rencontra un homme qui taillait le roc.

— Que fais-tu là, mon brave ?

Je suis chargé d'aplanir cette partie de la montagne.

— Ton nom ?

— *En Rasa-montanyas.*

— Combien gagnes-tu ?

— Deux *pesetas* par jour.

— Je suis Roland. Suis-moi, nous trouverons un travail plus lucratif pour toi. Et ils se mirent en route.

Un peu plus loin ils rencontrèrent un bûcheron.

— Que fais-tu là ?

— Je suis chargé d'abattre ces arbres.

— Ton nom ?

— *En Renca-pins.*

— Je suis Roland. Si tu viens avec nous, tu feras une besogne moins ingrate.

Le bûcheron accepta la proposition et se mit en route avec les camarades.

Roland aperçut une maison abandonnée et s'y installa. Il fut décidé que le lendemain Roland et *Rasa-montanyas* iraient travailler, tandis que *Renca-pins* serait chargé de faire la cuisine.

Mais pendant que *Renca-pins* préparait le repas, il entendit une voix dans la cheminée qui disait : « *Ay ! Ay ! que carhi !* » (Hep ! hep ! je tombe). Et en même temps paraissait un homme cornu, noir de suie, qui s'installa par terre, bourra sa pipe et cracha dans la marmite. Mais comme *Renca-pins* se disposait à chasser l'intrus de force, il fut roué de coups.

A son retour Roland trouva le cuisinier au lit et apprit sa mésaventure.

— Tu n'es pas fort, *Renca-pins*, lui dit-il, demain ton camarade te remplacera.

Mais *Rase-montanyas* ne fut pas plus heureux. Il eut aussi la visite fortuite du monstrueux inconnu et reçut une formidable volée de bois vert, sans avoir le temps de se retourner.

Lorsque Roland apprit cette nouvelle mésaventure, il résolut de rester lui-même au logis.

Le lendemain, à la même heure, l'homme cornu qui n'était autre que le diable, fit son apparition quotidienne. Mais il comptait sans le bâton de Roland qui, ce jour-là, fit bonne besogne et mit en fuite l'audacieux adversaire. Le diable eut tout juste le temps de reprendre le chemin par où il était venu.

## TABLE ANALYTIQUE POUR LES FOLK-LORISTES

|                                              |                                |
|----------------------------------------------|--------------------------------|
| Abbaye, 27.                                  | Mendians, 89.                  |
| Amulette, 39.                                | Miracles, 61.                  |
| Animaux, 53, 57, 59.                         | Mort, 78.                      |
| Arche de Noé, 10.                            |                                |
| Arbres, 43.                                  | Oiseaux, 33, 66, 113.          |
| Aventures amoureuses, 101,<br>105, 111, 116. | Orages, 32, 97.                |
|                                              |                                |
| Barque, 47, 51, 73.                          | Palais infernal, 31.           |
| Blanchisseuses (fées), 14, 15,<br>17.        | Pierres, 16, 31.               |
|                                              | Plantes, 69, 93, 95.           |
| Démons, 32, 63, 79.                          | Poissons, 32, 52.              |
|                                              | Pont, 79.                      |
| Ermitages, 57.                               |                                |
| Esprits, 78, 105.                            | Reliques, 15, 60, 63, 64.      |
| Etang, 13, 31, 32.                           | Rochers, 87.                   |
|                                              |                                |
| Fées, 13, 19, 23, 27.                        | Saints, 10, 63, 64, 71, 83.    |
| Fontaines, 13, 116.                          | Sorcières, 35, 43, 47, 51, 71. |
|                                              | Stérilité, 57.                 |
| Gouffres, 43.                                | Sécheresse, 64.                |
| Grottes, 13.                                 |                                |
|                                              | Trésors enfouis, 77.           |
| Héros, 115.                                  |                                |
|                                              | Vierges, 57.                   |
| Lacs, 13.                                    |                                |





## LÉGENDES DÉTRUITES

---

### I

*On avait toujours cru qu'il était impossible de neutraliser l'âcreté du tabac.*

*L'apparition du papier à cigarettes **LE SUEZ**, contenant des substances antinicotiques a victorieusement détruit cette légende.*

### II

*Vous savez quelles difficultés éprouvent la plupart des touristes à gravir le sommet du Canigou. On attribue généralement ce fait à l'altitude du pic et à la rugosité du chemin.*

*Encore une légende à détruire : l'ascension n'est pénible aux excursionnistes que lorsqu'ils oublient de munir leur hâvre-sac de **CHOCOLAT POULAIN**.*

---

## RENOMMÉE LÉGENDAIRE

---

*Par ses qualités éminemment hygiéniques et tonifiantes **LE BYRRH** a depuis longtemps acquis dans tous les pays une renommée légendaire.*

---

# VIEILLES LÉGENDES

---

## I

« Pourquoi Napoléon a-t-il été vaincu pendant la campagne de Russie ? »

« Belle demande. Napoléon a été vaincu par le froid et les intempéries, parbleu. »

C'est une grave erreur : Napoléon a été vaincu parce que ses soldats n'avaient pas été pourvus avant de se mettre en campagne de l'excellent **QUINA-VIOLETTE**.

## II

Paris a été considéré jusqu'à ce jour comme la seule ville pouvant fournir les articles de nouveauté à prix réduits. Vieille légende !

On trouve en effet, aujourd'hui, au **PARIS-PERPIGNAN**, à des prix exceptionnels de bon marché, tous les articles de luxe et d'utilité courante. (Prix fixe. Entrée libre.)

## III

Bien des gens croient qu'il faut exposer des frais énormes pour réaliser leurs créances. Autre vieille guitare.

Monsieur Edouard GUERRA, directeur du **CONTENTIEUX ROUSSILLONNAIS** (rue du Petit-Paris, Perpignan), assure ses clients que les frais exposés par lui ne sont jamais réclamés aux créanciers, que les débiteurs payent ou ne payent pas.

